

Nouveautés

Number 134, Summer 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55581ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2004). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (134), 4–23.

ACTES DE COLLOQUE

Actas. XIII Jornadas Nacionales de Literatura Francesa y Francófona

Universidad Nacional de La Plata, Facultad de Humanidades y Ciencias de la Educación / Association Argentinne de Profesores de Littérature Française Francophone, La Plata, 2003, 604 pages

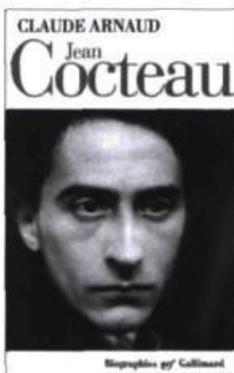
Le titre, en espagnol seulement, ne rend pas compte du fait que la moitié de la cinquantaine de textes réunis dans les Actes des XIII^e Journées nationales de littérature française et francophone (tenues en mai 2000 à La Plata, en Argentine) sont écrits en français ; l'autre moitié étant, bien entendu, en espagnol.

Réunis autour de trois grands thèmes, « Grande ville et province », « Le monde classique » et « Littérature comparée », les professeurs des universités argentines s'intéressent à une littérature qui est presque toujours française : Zola, Proust, Izzo, Breton, Morand, Beauvoir, Cocteau, Anouilh, et bien d'autres se suivent au fil des communications. La partie la plus intéressante est peut-être celle où il est question de littérature comparée : on y met en relation les auteurs français avec les écrivains de l'Amérique latine. Ainsi on trouve des points communs à Gide et Cortázar, ou encore à Yourcenar et Borges, pour ne mentionner que des auteurs de langue espagnole auxquels nous avons accès en français.

Il faut souligner la présence de deux invités étrangers à ce colloque, et qui ont ouvert les XIII^e Journées : Jean-Pierre Castellini, de l'université de Tours, qui a traité de « Littérature et journalisme : les chroniques d'humeur dans la presse française et espagnole » ; et André Gaulin, professeur émérite de l'Université Laval, qui a pour sa part présenté sa vision de la « Présence de la ville dans le roman québécois », dans une perspective socio-critique. L'importance de ce dernier texte a d'ailleurs été soulignée par les éditeurs, qui lui ont accordé un traitement particulier en faisant suivre la version originale en français d'une traduction en espagnol.

GILLES PERRON

BIOGRAPHIE

**CLAUDE ARNAUD***Jean Cocteau*

Gallimard, Paris, 2003, 864 pages
(Biographies NRF)

Né quelques heures avant l'inauguration de la tour Eiffel, le 5 juillet 1889, Jean Cocteau sera resté, pour ceux qui n'ont voulu reconnaître ni son génie multiforme ni son apport pourtant remarquable aux diverses avant-gardes de la première moitié du XX^e siècle, un homme du siècle précédent. C'est là l'un des nombreux paradoxes qui ressort de la riche, voire foisonnante biographie que le romancier Claude Arnaud a su élaborer de cet « homme qu'on a aimé haïr » (p. 335). L'ouvrage permet de suivre la trace l'infatigable créateur qu'on a « trop longtemps réduit à un touche-à-tout de génie » (p. 19), à partir de son « enfance d'Œdipe » (p. 27) – marquée par le suicide de son père en 1898 – jusqu'à la dernière crise cardiaque qui emporta l'opiomane peu après qu'on lui eût appris le décès d'Édith Piaf, le 11 octobre 1963. En refermant ce monument auquel Arnaud a consacré quatre années d'un travail minutieux, on a l'impression d'avoir non seulement appris à mieux comprendre l'œuvre d'un surdoué prolifique, mais aussi refait avec lui, quarante ans après sa disparition, l'expérience de la confrontation à son destin.

Introduit dès l'adolescence, à la fois par les relations de sa mère et par un Lucien Daudet qui « sera le premier à reconnaître son talent » (p. 40), dans les salons parisiens de cette « fin-de-siècle prolongée » (p. 41) où il fait figure de *nouveau Rimbaud*, le jeune prodige connaît un premier moment de gloire en avril 1908

au théâtre Femina, lorsque ses premiers poèmes – à paraître dans *La lampe d'Aladin* (1909) – sont l'objet d'une lecture publique. De Marcel Proust, l'un de ses parrains du côté de Sodome qu'il voit au salon de la célèbre Anna de Noailles, jusqu'à Picasso qui en fait son *poète lauréat* à deux reprises (en 1918 et en 1952), l'activité créatrice de Cocteau sera marquée d'innombrables rencontres de toutes sortes et de multiples percées dans presque tous les modes d'expression littéraire et artistique, incluant le dessin et le cinéma qui contribueront à sa renommée hors de France. On le retrouve ainsi, au gré de ses « mutations », associé à une véritable galerie de grands noms, de Stravinsky à Éric Satie et d'André Gide à Max Jacob selon les courants impliqués dans ses intérêts du moment, sans oublier les Jacques Maritain et François Mauriac du bref épisode de sa *conversion*.

En dépit des deux guerres, au cours desquelles il adopte une attitude fort différente puisqu'il est engagé volontaire en 1915 alors qu'il demeure dans le Paris occupé des années quarante, et tout en se projetant bien au-delà de ses récurrents et souvent virulents démêlés avec André Breton, qui en font le « bouc émissaire des surréalistes » (p. 458), Cocteau est resté ce « poète ésotérique » (p. 684) qui aura passé toute sa vie à se renouveler. C'est ce que montre son biographe, bien servi par une abondante correspondance qui donne accès aux témoignages de ses principaux associés parmi lesquels il faut compter, pour n'en mentionner qu'un, le célèbre acteur Jean Marais, dont il fut le parrain à son arrivée à Paris avant de lui confier un premier rôle au cinéma dans *La Belle et la Bête* en 1945.

L'ouvrage permet de suivre à la trace l'infatigable créateur qu'on a « trop longtemps réduit à un touche-à-tout de génie »



MARGUERITE PAULIN

René Lévesque. Une vie, une nation

XYZ éditeur, Montréal, 2003, 165 pages
(Collection « Les grandes figures », n° 39)

Après ses récits biographiques sur Félix Leclerc, Louis-Joseph Papineau et Maurice Duplessis, tous trois dans la collection « Les grandes figures », Marguerite Paulin a choisi de raconter le parcours de René Lévesque, le premier ministre qui aura été la figure la plus marquante de notre histoire politique récente. Si l'ouvrage n'apporte pas d'éléments nouveaux sur Lévesque, il est néanmoins utile et nécessaire, par son style accessible et la qualité de sa synthèse. La lecture du livre de Paulin pourra même inciter celui ou celle qui auront été laissés sur leur faim à traverser l'imposante somme biographique que constituent les trois volumes que Pierre Godin a consacrés à René Lévesque.

Le livre s'ouvre sur les mots de René Lévesque alors que, dans la défaite du Référendum, les partisans du OUI réunis au Centre Paul-Sauvé applaudissent chaleureusement leur chef, lui signifiant ainsi un amour qu'aucun autre premier minis-

tre n'aura suscité. De cette scène, Paulin revient à l'élection de novembre 1976 et aux premières années du gouvernement du Parti québécois, pour ensuite remonter à l'enfance gaspésienne de Lévesque, en suivant son trajet de New Carlisle à Québec, en passant par un détour scolaire à Gaspé. Correspondant de guerre pour l'armée américaine, journaliste à Radio-Canada, animateur de l'émission *Point de mire*, où ses qualités de vulgarisateur et de pédagogue attirent l'attention du public, Lévesque développe un intérêt pour les affaires publiques qui le conduiront à accepter l'invitation de Jean Lesage en 1960 : c'est le début d'une carrière politique exceptionnelle qui, malheureusement, se terminera sur une note discordante.

Le récit biographique de Paulin rend justice à l'homme qu'a été René Lévesque : un être au charisme particulier, séducteur sans être beau, brillant, colérique, humaniste et pourtant parfois intolérant, manipulateur, sélectif et tout de même accessible ; un homme fait de contradictions qui, au fond, contribuent à faire ressortir la grandeur de son destin.

GILLES PERRON



Un homme fait de contradictions qui, au fond, contribuent à faire ressortir la grandeur de son destin.



René Lévesque lors d'une conférence de presse sur un chantier de construction à Longueuil, en 1981 (Archives nationales du Québec à Montréal)

En jetant un éclairage aussi judicieux qu'attentionné sur chacune des étapes du parcours créateur de cet artiste « qui fut célèbre avant d'être connu » (p. 702), de sa première jeunesse jusqu'à sa réception à l'Académie en 1954 et son élection (mouvementée) au titre de Prince des poètes en 1960, l'ouvrage de Claude Arnaud comble un vide de trente ans sans biographie d'envergure de Jean Cocteau, celle de Steegmuller datant de 1973. Pourvu d'une imposante section de notes (p. 767-846) et d'un index des noms cités, il devient un instrument indispensable à toute prochaine étude de l'œuvre entier comme de chacun de ses grands titres. Ses lecteurs n'y seront sans doute pas tous sensibles au même degré, mais il convient de signaler enfin que la langue recherchée et la préciosité du style ne sont pas sans rapprocher cette biographie de l'illustre personnage qu'elle présente comme on ne peut le faire que d'un sujet de prédilection.

JEAN-CLAUDE GAGNON

HÉLÈNE SABOURIN

À l'école de P.-J.-O. Chauveau
Leméac, Montréal, 2003, 230 pages

Premier ministre du Québec à partir de la Confédération, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau n'était pas qu'un homme politique ; il avait également la réputation, bien méritée, d'être un « homme de culture ». Au cours de sa longue carrière, il a laissé sa marque comme avocat, homme de lettres (poète, romancier, essayiste et orateur), journaliste, professeur, shérif et... bibliophile amateur. Dernièrement, la prestigieuse collection Chauveau de la Bibliothèque de l'Assemblée nationale, qui comprend des incunables et des livres rares, vient d'être classée parmi les biens culturels patrimoniaux. Pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle, cet auteur touche-à-tout a consacré une bonne partie de sa carrière à l'éducation, en tant que Surintendant (et ministre) de l'Instruction publique pendant les années 1855-1873. Sous le couvert d'une étude biographique fouillée, qu'elle avait d'abord présentée comme thèse de doctorat, Hélène Sabourin scrute à la loupe les activités éducatives et culturelles de Chauveau

pendant cette période mouvementée de l'histoire du Québec.

La force et l'originalité de cette monographie découlent du fait que l'auteure s'inspire de la volumineuse correspondance de Chauveau pour reconstituer la trame des événements. Elle dévoile son réseau d'amis (au Québec et à l'étranger) et raconte les hauts et les bas de sa gestion du système scolaire au Québec, incluant notamment la création des premières écoles normales au Québec, la fondation d'une importante revue pédagogique, le *Journal de l'Instruction publique* (1857-1879), la création de la première bibliothèque de l'Instruction publique, ses activités au sein du Conseil de l'Instruction publique, son voyage en Europe (1866) à la recherche de nouvelles méthodes et systèmes d'enseignement et, finalement, son rôle de ministre de l'Instruction publique à partir de 1867. « Chauveau est un éveillé, un diffuseur, au sens moderne du terme », affirme l'auteure. Son ouvrage lui donne raison, car elle le présente comme un homme passionné de livres et de culture, qui perçoit son œuvre éducative comme une mission.

KENNETH LANDRY

CHRONIQUES

ANTÓNIO LOBOANTUNES

Livre de chroniques

Traduit du portugais
par CARLOS BATISTA

Seuil, Paris, 2003, 208 pages
(Collection « Points »)

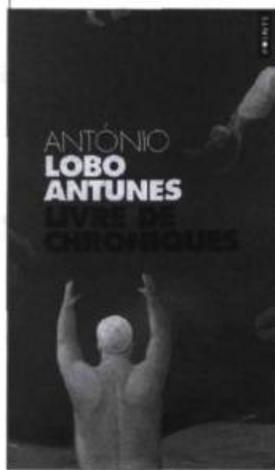
Dans une cinquantaine de vignettes, l'auteur portugais arrange sous forme de kaléidoscope des souvenirs, autobiographiques ou non, de son enfance, sa jeunesse, sa vie professionnelle (il est médecin), des membres de sa famille et leurs domestiques, de ses amours. Presque tout se joue dans les faubourgs de Lisbonne, loin du centre élégant de la ville avec ses magasins de luxe et la foule des riches, les cafés où les intellec-

tuels passent leurs jours à discuter du sort du monde. Ici, c'est surtout la vie quotidienne du petit peuple qui est retracée, par traits rapides, exécutés avec une assurance qui laisse le lecteur souvent à bout de souffle : dans trois pages se déroule le drame ou la comédie d'une vie. Ce ne sont pas à proprement parler des nouvelles, bien que certains textes puissent aspirer à ce classement à cause de leur chute, vertigineuse et surprenante, mais des tranches ou de grandes parties de vie, racontées avec une verve et un souffle, une ironie à la lame aiguisée, une faculté d'observation à laquelle n'échappe aucun des sept péchés capitaux. Tout cela porté par un humour bienveillant, la sagesse de quelqu'un qui sait l'importance des petits désagréments que nous apportent les jours, et à quel point ils nous empoisonnent sans raison.

Tout y passe, péle-mêle, sur un carrousel à l'allure étourdissante : de la femme divorcée qui ne sait plus comment rem-

plir son temps à celle qui a trop voulu plaire à son mari ; du père magicien (raté) à la mère protectrice en passant par les tantes et les oncles, les unes plus loufoques que les autres ; du rêve de l'écrivain célèbre, réveillé par les remarques caustiques et les claques dans le dos distribuées par un vieux camarade à l'amoureux en panne de ferveur ; des considérations sur la longueur/langueur des dimanches aux réflexions du jeune António qui n'aime pas les poulets à cause d'un morceau de Chopin massacré par une pianiste en herbe que l'on aurait dû étouffer à sa naissance.

Des textes hilarants, une narration parfaitement contrôlée, sans un mot de trop, sous forme de bonbons aux saveurs chaque fois différentes mais préparés de la même manière. C'est peut-être pour cette raison qu'à la fin de ce livre le lecteur a l'étrange sentiment d'avoir lu une énorme brique : goûter à ces bonnes choses dans une soirée peut nous punir pour



DICTIONNAIRE

BENOÎT MELANÇON

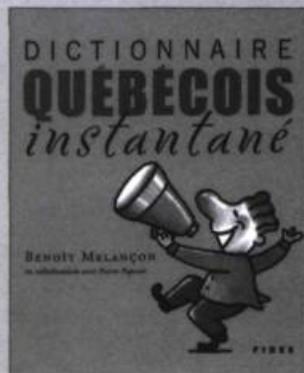
En collaboration avec PIERRE POPOVIC
Dictionnaire québécois instantané
Fides, Montréal, 2004, 233[5] pages

J'ai capoté au max en parcourant le *Dictionnaire québécois instantané*, réédition revue, corrigée et full upgradée du *Village québécois d'aujourd'hui. Glossaire*, publié en 2001. C'est quoi, ça ? Un vrai dictionnaire avec des mots, des expressions, des tournures de phrase employées usuellement dans le langage québécois avec les définitions, les différents sens et agrémentés d'exemples puisés ici et là, le plus souvent des journaux, des lignes ouvertes, etc. Les auteurs, Benoît Melançon et Pierre Popovic, ont réuni les conditions gagnantes qui ont échappé aux Québécois et Québécoises, lors du dernier référendum, et ont suivi un bon plan de match, pour nous proposer un consensus, genre, après une série de consultations, sans s'imposer de date-butoir, pour relever définitivement un réel défi : celui de rendre public un nouvel instrument, propre à, je dirais, nous renseigner sur la richesse de notre vocabulaire :

employabilité, réingénierie, équité salariale, étapisme, tendance extrême, expertise, défusion et défusionnisme, guichet unique, modèle québécois, rectitude politique, réseautage, indicateur de rendement, société distincte, autant de mots et combien d'autres entrés dans notre vocabulaire courant et que les compilateurs consignent dans leur dictionnaire intégrateur, qui propose bien plus qu'une simple liste d'épicerie, plus qu'une simple poutine. Rien à leur reprocher, les pauvres ! C'est songé, au boutte, écœurant ! Tolérance zéro ! Belles compétences transversales, car leur dictionnaire est tricoté serré, t'sé veux dire. Attachez bien vos tuques, les fuckés, car vous serez surpris. C'est loin d'être twit, c'est upgradé, Yesssss ! Veut veut pas. Voilà un dictionnaire à ranger parmi nos zoutils linguistiques. Surtout à ne pas fluser, ce serait une vraie erreur boréale, car il est tout de même question de papier. Avec ça, on est équipé pour veiller tard, car on n'est plus démuni. Impossible de décrocher avant la fin. Garanti. Les auteurs ont tapé dans le dash, sans toutefois beurrer épais, péter les plombs ni sauter une coche. Ils ont définitivement donné leur 110 %. J'en ai encore la broue dans le toupet. Ils ont une bonne attitude et feront des argents avec leurs droits d'auteur.

C'est songé, au boutte, écœurant !

C'est loin d'être twit, c'est upgradé, Yesssss ! Veut veut pas. Voilà un dictionnaire à ranger parmi nos zoutils linguistiques.



AURÉLIEN BOVIN

notre gourmandise. D'un autre côté, le mélange devient délicieux ; plus on en mange mieux se dessine le tableau d'une société qui n'existe plus (celle du temps de Salazar), glissant vers une autre, celle d'aujourd'hui, souvent si triste que seul le rire nous sauve.

Cet auteur, trop peu connu et presque pas lu au Québec, appartient pourtant aux meilleurs du Portugal. Lobo Antunes est d'une trempe très différente du Prix Nobel de 1998, José Saramago (qui, lui aussi, est à peine connu au Québec) ; il procède par touches légères, garde ses distances face au sujet et ne s'implique, en apparence du moins, que du bout de doigts quand tout indique que la chose narrée le traverse et le fait souffrir ou rire. Ce recueil pourrait servir de hors-d'œuvre à sa quinzaine de romans, dont *Le cul de Judas* et *Connaissance de l'enfer*, incontournables. Plaisir garanti, rire assuré, même s'il tourne au jaune.

HANS-JÜRGEN GREIF

ESSAI

ALAIN BRUNET

Le disque ne tourne pas rond

Coronet liv, Montréal, 2003, 292 pages

Le dernier Gala de l'ADISQ a contribué à alimenter le débat sur les ravages du piratage de la musique dans Internet. Les Américains ont choisi la voie punitive pour l'empêcher tandis qu'ici on privilégie, comme le veut notre héritage judéo-chrétien, la culpabilisation. Les logiciels permettant d'échanger gratuitement (et illégalement) de la musique ont le vent dans les voiles malgré la rebuffade subie en cour par Napster : les BearShare, Morpheus, mais surtout KaZaa l'ont rapidement remplacé. Si on en croit *Le Figaro*, cité par Alain Brunet dans son livre, plus de 260 millions d'internautes ont déjà téléchargé KaZaa, et 300 000 autres le téléchargent chaque jour ! Si *Le disque ne tourne pas rond*, cette nouvelle manière de consommer la musique n'y est évidemment pas étrangère. Mais Brunet accuse aussi la convergence venue des fusions entre les grandes compagnies de disques (communément appelées, comme au cinéma, les *majors*), qui tendent à uniformiser le produit et à privilégier l'enregistrement d'artistes au succès garanti afin de rassurer les actionnaires.

Le livre de Brunet est fait de trois parties distinctes. Dans un premier chapitre, l'auteur dresse l'état des lieux et s'intéresse au « contexte global ». Il y parle de convergence, mais aussi de la mondialisation

de la culture et du déclin de la diversité qui en découle. Les deux autres parties brossent un portrait assez précis de l'industrie du disque, associée de très près à celle de la radiodiffusion : la situation québécoise est analysée au chapitre deux, tandis que le troisième est consacré à la France. Brunet y présente les palmarès des meilleures ventes des dernières années. On constate alors que la France a vécu, un peu plus tôt, les mêmes phénomènes médiatiques que le Québec : en 2002, les albums des vedettes de Star Academy (avec un « y » chez nos cousins !) figuraient en tête de liste des meilleures vendeurs. Malgré ses inquiétudes pour l'avenir de la chanson originale, Brunet se fait cependant plus encourageant quand il présente les producteurs et éditeurs indépendants qui, souvent spécialisés, permettent à des musiques différentes d'exister.

Le travail accompli par Brunet, journaliste et critique au quotidien *La Presse*, mérite d'être souligné : recherches et entrevues appuient constamment le propos développé. La radiographie de la chanson et du disque qu'il propose dans ce livre vient à point nommé pour permettre de rappeler l'importance de la chanson dans toutes les cultures nationales, et en particulier dans la nôtre.

GILLES PERRON

Gaëtan Brulotte

La chambre des lucidités

Éditions Trois-Pistoles

Paroisse Notre-Dame-des-Neiges

2003, 182 pages

(Collection « Écrire »)

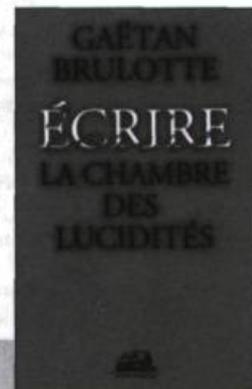
L'essai de Gaëtan Brulotte, *La chambre des lucidités*, sur l'acte d'écrire, traduit on ne peut mieux la personnalité de son auteur : sa marginalité, son originalité et ses trois passions : « la passion du vocabulaire, celle des phrases bien ciselées, celle du classement » (p. 114). Marginalité ? L'écrivain y insiste à de nombreuses reprises, par exemple dans ce passage significatif : « [L]es œuvres fortes et séduisantes sont celles qui brillent [...] par leurs capacités à briser les règles et à résister aux règles de la norme » (p. 128). Il se présente donc comme un « résistant », un marginal, un original qui refuse de se laisser embourber dans les ornières du convenu. Son ouvrage, fondé sur sa conception du « haptisme », c'est-à-dire une saisie de la diversité du monde, dont il livre le « manifeste » au dernier chapitre [la note bibliographique finale n'en constituant pas un], résume sa conception essentielle de l'écriture, soit celle

d'établir entre les humains des relations qui leur permettent de communiquer entre eux, de mieux appréhender la vie, inéluctablement confrontée avec sa finitude, la mort, bref d'en faire un puissant « instrument de civilisation » (p. 11). Pour cela il convoque l'écriture, la littérature et la lecture, indissolublement liées à cet égard. Créer de la beauté reste un des rôles primordiaux de l'écriture.

Dans son constant souci de classement, Brulotte offre des pistes nombreuses, mais il les présente en des chapitres bien définis, qui révèlent clairement son cheminement : l'aventure, le risque [j'aurais dit « les risques »], l'emprise de l'écriture, guerre, vie et écriture, matérialité, complément, séduction, intimité de l'écriture. Parmi toutes les portes qu'il ouvre, je souligne celle où il décrit la critique littéraire dans l'optique du haptisme : « Cette critique attache autant d'importance à un détail prétendu insignifiant qu'à un aspect estimé majeur » (p. 174). Aussi retiendrai-je quelques-uns des multiples passages de son essai, comme : l'écrivain « fait reculer à sa façon les frontières de l'humanité » (p. 16), est « la conscience de son époque » (p. 21), « pratique la distance critique, le doute dérangeant, l'ironie décapante » (p. 25) ; « [l]e feuilleté d'un texte en constitue la force » (p. 63), l'œuvre de l'écrivain est « un constant chantier autobiographique » (p. 87). Je pourrais ainsi continuer à glaner les phrases clés d'un texte extrêmement lucide et clairvoyant, à la

fois convaincant et percutant par ses affirmations et ses audaces, marqué par l'enthousiasme créateur, quelquefois teinté de déception en raison de l'incompréhension de certains lecteurs. Une petite ombre au tableau : pourquoi rappeler les propos de Gilles Deleuze « sur les littératures mineures, comme la québécoise » (p. 28) ? N'y a-t-il pas là une forme de contradiction pour un écrivain sans frontières ? À ce propos, relire le pli de la quatrième de couverture qui en offre le portrait type : « L'écrivain reste essentiellement un intraitable : c'est l'insoumis, le rebelle, l'enfant terrible d'une société, celui dont l'esprit ne veut jamais se conformer à l'ordre établi ». En terminant, je m'en voudrais de ne pas attirer l'attention sur le remarquable travail éditorial de la collection « Écrire », dirigée par Victor-Lévy Beaulieu, tout en soulignant la contribution exceptionnelle de Gaëtan Brulotte.

GILLES DORION





ITALO CALVINO
Défis aux labyrinthes et
Textes et lectures critiques
 Seuil, Paris, 2003, 2 volumes

« Commencer une conférence, et encore plus un cycle de conférences, est un moment crucial, comme de commencer à écrire un roman. C'est le moment du choix : la possibilité de tout dire, de toutes les manières possibles, s'offre à nous ; et nous devons parvenir à dire une chose d'une façon particulière » (tome 2, p. 105).

Réflexion particulièrement pertinente lorsque appliquée à l'auteur lui-même : par où commencer lorsque l'on veut parler d'Italo Calvino ? Car, malgré l'importance de son œuvre, un grand pan de la production littéraire de l'auteur italien demeure inconnu. De Calvino on retient généralement ses créations romanesques plutôt que ses textes critiques. Il est vrai que l'écrivain confondait souvent ses rôles de romancier, de théoricien et de critique en une même œuvre. Qu'il suffise de nommer *Cosmicomics*, *Si par une nuit d'hiver un voyageur* ou encore *Le château*

LAURENT LAPLANTE
Les enfants de Winston.
Essai sur le jovialisme
 Éditions Anne Sigier, Québec
 2003, 228 pages

Communicateur-né, ayant longtemps pratiqué le journalisme, Laurent Laplante, dans son plus récent essai, *Les enfants de Winston*, s'en prend avec une virulence calculée, signifiée par onze pauses réflexives intitulées « Aux marges de l'écriture », au phénomène largement répandu, universellement même, du « jovialisme ». C'est en vain que vous cherchez ce terme dans les dictionnaires, mais sa « création », tout à fait appropriée, ne laisse aucun doute sur les intentions de l'auteur confronté à l'hégémonie américaine, qui s'exerce sans vergogne sur plusieurs plans, entre autres sur les interventions militaires au nom de la paix (!), « sur l'ensemble des mécanismes financiers de la planète » (p. 37), sur l'imaginaire et la culture. Les définitions pleuvent tout au cours de l'ouvrage : « acceptation béate des situations » (p. 9), « défaitisme résigné et presque heureux », « souple acceptation » (p. 126), marqués par les expressions habituelles « De toute façon », « À

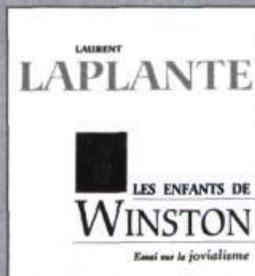
quoi bon ? », provoquant « l'enfermement de la pensée, l'anémie de l'esprit critique » (p. 15). Si, dans son style direct, en franc-tireur chevronné, il dénonce cette attitude passive et accumule à satiété les faits les plus évidents de l'omnipotence américaine, il fait part à son lecteur de ses « tergiversations » (p. 30) prudentes, s'autocritique fréquemment, se livre à des examens de conscience répétés de crainte de s'engager sur des terrains minés, de se voir accusé d'anti-américanisme, par les jovialistes, bien sûr (!), bref prend toutes les précautions d'usage et se ménage « une certaine marge de manœuvre » (p. 187) au fur et à mesure qu'il rédige son essai en multipliant les nuances et les atténuations. Je craignais même qu'il ne manifeste ainsi une certaine forme de jovialisme !

Bien au courant de l'actualité, puisant également à des ouvrages traitant de la question, il énumère en les commentant les traces de l'hégémonie américaine en se reportant constamment à l'Histoire. Ce sont en somme les deux premiers chapitres où il soumet sa notion du jovialisme et les conséquences désastreuses qu'il produit sur la liberté de même que toute la première des quatre parties de l'essai qui m'ont particulièrement plu. Les jovialistes y sont accusés de mimétisme, de clonage volontaire, d'asser-

vissement consenti comme celui du personnage Winston, à la fin du roman prophétique de George Orwell, 1984, qui avoue aimer Big Brother et son totalitarisme. Dans la deuxième partie, « La famille Publicité », Laplante se livre à un « assaut » (p. 124) concerté contre les effets léniants de ce phénomène répandu dans l'humanité entière, qui provoque l'asphyxie des esprits. Mensonges et omissions sont ses moyens les plus courants. La troisième partie, « Place au jovialisme », évoque les « prophètes de malheur » qui ont jalonné l'histoire de l'humanité, comme Eschyle, Démosthène, Caton l'Ancien, Cervantès, saint Jean l'Évangéliste, Voltaire, et, inévitablement, Orwell, et dont les jovialistes n'ont pas voulu écouter les mises en garde. Ce dernier retient tout particulièrement l'attention par ses propos sur le « *novlangue* » et ses effets dévastateurs : « Le *novlangue* atrophie la pensée, dévaste les nuances à coups de moules uniformisants, prive de moyens linguistiques la lucidité et ses prophètes » (p. 174). Quant au chapitre 12, « Journalisme et jovialisme », il rappelle les « prophètes » André Laurendeau, Albert Camus, Émile Zola et Georges Bernanos, chacun dans sa sphère et son style. Les deux derniers chapitres, qui forment la quatrième partie, « Face à l'enclavement », soulignent l'enjeu fondamental, la liberté, que met en péril la menace de l'enclavement, véritable « marché aux esclaves » (p. 225).

Au terme de cette analyse, forcément trop brève, il importe de conserver en mémoire les propos éminemment justes de Laurent Laplante sur les effets pernicioeux de l'hégémonie américaine sur la culture. La « nervosité » de son style, ainsi qu'il le qualifie lui-même (p. 145), justifie que le lecteur se sente concerné au premier chef.

GILLES DORION



Au terme de cette analyse, forcément trop brève, il importe de conserver en mémoire les propos éminemment justes de Laurent Laplante sur les effets pernicioeux de l'hégémonie américaine sur la culture.

des destins croisés. Il est vrai aussi que la majorité de ses textes critiques furent publiés sur une période de trente ans (soit de 1955 à 1985) dans divers quotidiens et magazines avant d'être finalement rassemblés, par Calvino lui-même, en 1980, dans *Una pietra sopra* (*La machine littéraire*), et, en 1984, dans *Collezione di sabbia* (*Collection de sable*). Vinrent ensuite, de façon posthume, ses *Leçons américaines*, *Pourquoi lire les classiques ?* ainsi que *Sulla fiaba*, œuvre non disponible en français.

Chose étonnante, la publication française des textes critiques de Calvino s'était jusqu'à maintenant faite suivant une logique rappelant parfois celle du charcutage. Ainsi, de façon quasi constante, les traductions françaises étaient amputées de plusieurs textes contenus dans les éditions italiennes. Prenons pour exemple *Collection de sable* qui, dans sa version française, s'est vu dépouillé de dix-sept textes totalisant quelque quatre-vingt-dix pages. Il en va de même pour *Pourquoi lire les classiques ?* (dix articles en moins) et *La machine littéraire* (vingt-sept articles en moins).

C'est donc dans un « souci de cohérence et de fidélité aux originaux » que les éditions du Seuil offrent, sans tambour ni trompette, la possibilité de découvrir enfin l'étendue réelle de l'œuvre critique d'Italo Calvino avec ces deux tomes intitulés *Défis aux labyrinthes*. Le premier tome (557 pages) regroupe l'intégrale de *Una pietra sopra* et de *Collection de sable*. Le deuxième (628 pages), quant à lui, comprend les *Leçons américaines*, l'intégrale de *Pourquoi lire les classiques ?* de même que *Sur les contes* (inédit en français) et deux petites sections de textes, eux aussi inédits en français (à une exception près) : *Lire, écrire traduire* et *Chroniques italiennes*.

Devant un tel foisonnement, une question, inévitable, se pose : que contiennent ces écrits inédits ? Comme Calvino l'écrit en début de *Una pietra sopra*, on pourrait résumer le tout en disant simplement qu'on y retrouve « des écrits contenant des déclarations de poétique, des tracés de parcours à suivre, des bilans critiques, de mises en ordre globales du passé, du présent et du futur... » (tome 1, p. 17). Bref, un programme général et vaste que Calvino aura toujours affectionné. Paradoxalement, un tel éclatement des sujets agace quelque peu. Plutôt que de rassembler les textes de Calvino par thèmes, *Défis aux labyrinthes* opte pour une présentation chronologique suivant l'ordre de production des essais. C'est ainsi que, dans le premier tome, on passe d'une réflexion portant sur la force

ouvrière (*L'antithèse ouvrière*), à une autre ayant pour sujet la mort du roman (*Je ne sonnerai plus le clairon*), à une troisième axée sur la langue italienne (*L'italien, une langue parmi les autres langues*).

Fort heureusement, cet éclatement est vite oublié lorsque l'on découvre plusieurs petits bijoux de réflexion (la totalité de *Sur le conte*) de même que quelques écrits sensiblement plus personnels (dont *En mémoire de Cortázar* et *Souvenir de Georges Perec*). Néanmoins, un texte surprendra agréablement les inconditionnels de Calvino plus que tout autre : « Commencer et finir ». Sixième conférence destinée à une série de lectures pour l'Université Harvard (*Leçons américaines*), ce texte semblait perdu à jamais. Bien que qualifié d'ébauche par l'éditeur, « Commencer et finir » demeure admirablement bien construit et a le mérite de synthétiser la pensée de Calvino en abordant plusieurs thèmes chers à l'auteur. Multiplicité, importance du choix devant la « potentialité illimitée et multiforme » de l'imagination, mémoire narrative et inachèvement de l'histoire... Dommage que les éditions du Seuil aient inséré ce texte dans le tome deux (et à la fin des autres lectures critiques constituant les *Leçons américaines*), car il est indéniable que « Commencer et finir » se veut la parfaite introduction à l'ensemble de l'œuvre de l'écrivain.

Excepté cette brève critique, peu de reproches peuvent être adressés à *Défis aux labyrinthes*, si ce n'est la brièveté du texte de présentation que signe Mario Fusco, de même que l'absence, en fin de premier tome, d'un index des noms propres. Afin d'avoir accès à cet index, le lecteur doit se référer à la fin du deuxième tome, ce qui, à la longue, peut devenir quelque peu agaçant. Mais tout cela est bien peu comparé au bonheur de découvrir de nouvelles pages de Calvino. *Défis aux labyrinthes* enrichit d'une indéniable façon notre connaissance de Calvino tout en permettant à ses plus ardents admirateurs de satisfaire leur curiosité.

LOUIS ROUSSEL

ETUDE

**JULIE GAUDREAU et
KATHLEEN TOURANGEAU [dir.]**
Jeunes recherches littéraires
CRILCQ, Québec, 2003, 146 pages
(Collection « Interlignes »)

Pour les étudiants et étudiantes universitaires, les premiers pas en critique littéraire sont souvent périlleux, car les occasions où ils et elles ont la possibilité de publier leurs recherches sont plutôt rares. Une initiative du CRILCQ, le Cen-

tre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises, donne la chance à la nouvelle génération de littéraires de peaufiner sa visibilité. Le troisième colloque des jeunes chercheurs de deuxième cycle du CRILCQ s'est tenu le 26 avril 2002. L'objectif de cette rencontre était de permettre aux participants de prendre connaissance des travaux de leurs pairs, puis d'en partager les résultats. C'est à la suite de cette réunion que le recueil d'études intitulé *Jeunes recherches littéraires* a vu le jour sous la direction de Julie Gaudreault et Kathleen Tourangeau. Seules des femmes ont participé aux actes du colloque, présentés selon trois perspectives : les réseaux littéraires, l'histoire littéraire par les textes et les questions génériques et modales.

Soulignons d'entrée de jeu que les contributions à ce colloque sont de grande qualité. Le premier texte, celui de Tourangeau, porte sur la poète régionaliste Blanche Lamontagne. Tout en cernant le contexte de publication de l'écrivaine, l'étude traite de l'engagement féminin discret et de l'attachement pour la Gaspésie de Lamontagne. Marie-Christine Lalande consacre une étude à la revue d'art et de littérature *Gants du ciel*. Elle s'intéresse principalement aux réseaux littéraires entretenus par cette revue prônant un renouveau catholique, publiée de 1943 à 1946. Ses parentés avec les revues *Vigile* et *La Relève* y sont aussi soulevées. L'étude de Marie Michaud porte sur *Littératures... à la manière de... [nos auteurs canadiens]* de Louis Francoeur et Philippe Panneton (Ringuet) en 1924 et amorce la deuxième section du collectif. L'analyse privilégie notamment la dimension comique et sarcastique de ces pastiches d'écrivains du Québec, leur sélection générique et le contexte de leur publication. L'étude est consacrée à la réception du célèbre manifeste *Refus global* que publient en 1948 les Automatistes rassemblés autour du grand-maître Paul-Émile Borduas. L'importance du texte liminaire du recueil dans la réception est au cœur des propos. Le troisième et dernier segment s'amorce avec l'étude d'Andréanne Giguère sur « L'art spiritualiste » et d'Alphonse de Châteaubriant », deux textes en prose d'Hector de Saint-Denis Garneau. On y traite des possibilités du dialogue à l'œuvre dans la critique en plus de ses conditions et de ses limites. De surcroît, Karine Bernard s'interroge sur la question générique du texte de Suzanne Jacob intitulé *AH...! S'agit-il d'un recueil de nouvelles ou d'essais ?*



Jeunes recherches littéraires conclut sur l'analyse exhaustive d'Elizabeth Plourde qui s'intéresse à la figure du narrateur-conteneur dans *L'Odyssée* de Dominic Champagne. En somme, ces textes peuvent être cités sans gêne au même titre que les critiques les plus établis.

LOUIS MORNEAU

YANNICK GASQUY-RESCH

Gaston Miron : le forcené magnifique

Hurtubise HMH, Montréal
2003, 153 pages

Réalisé avec le soutien de l'Association internationale des études québécoises (AIEQ), cet ouvrage consacré à Gaston Miron refait pour un public français, québécois et francophone l'itinéraire poétique de Gaston Miron. Il faut savoir gré à Yannick Gasquy-Resch, professeure à Aix-en-Provence et à la Sorbonne, de nous faire visiter comme nouveaux lecteurs de Miron cette œuvre brève et « féconde », selon l'adjectif qu'on lui attribua en 1970, ou de nous la faire revisiter comme lecteurs plus assidus du poète. André Brochu, qui signe la préface, signale justement ce nouveau regard de Gasquy-Resch sur une œuvre qui est familière aux spécialistes de la poésie québécoise.

La professeure et lectrice des poètes francophones de la décolonisation (Senghor, Césaire, Glissant...) situe Miron dans la même aire de combat, la quête identitaire. L'originalité de son essai vient justement du fait qu'elle juxtapose biographie et poésie mironiennes pour illustrer avec textes et faits à l'appui cette lutte contre ce que Miron appelait son « irréalité dans ce monde », « les années de déréliction ». Elle n'oublie pas de nous rappeler les racines non pas terriennes mais plutôt telluriques d'un Miron né dans les montagnes fatiguées du Nord, son ascendance comme fils d'une lignée de charpentiers (Miron s'en souviendra dans les *Outils du*

poète), le choc que lui fut Montréal « dressé comme un hangar » et qui démultipliait cette sensation d'abord vécue l'été à Sainte-Agathe-des-Monts de ne pouvoir lier le « dedans » et le « dehors ». L'auteur souligne continuellement cette lutte contre l'aveugle (« le noir analphabète » du grand-père), cette discordance de l'intérieur, du privé, et de la vie publique, ce qui valait aux *pea soups* d'être appelés « Pepsi », terme qui stigmatisait leur pauvreté héréditaire ! Tout cela fait ressortir l'importance des « Notes sur le non-poème et

le poème » que l'édition Gallimard a justement inscrites sous le signe de la poésie et non plus de l'essai.

De même, la professeure Gasquy-Resch sait lier cette vie singulière que Miron vit dans la conscience du collectif pour son œuvre à construire, au fait de dire et d'écrire ce que les pierres criaient autrement. À cet égard, l'essayiste française sait très bien faire ressortir le drame intérieur du poète qui ne croit pas à la poésie comme à une arme politique, qui doute longtemps de son talent, et qui pourtant, tout en se faisant le poète oral de manifestations militantes, construit une poésie dense qui crépite comme jurons, en donnant aux mots du peuple une noblesse certaine ainsi que le fera Pierre Baillargeon par ses maximes. Certains lecteurs reprocheront à l'auteur d'avoir trop collé à la correspondance de Miron avec Haefely, ce à quoi elle répondra que les lettres d'À *bout portant* sont contemporaines des grandes séquences des cycles majeurs et inachevés du poète : « La marche à l'amour », « La batêche », « La vie agonique », « L'amour et le militant »... Il n'empêche que si certains poèmes (comme « Les siècles de l'hiver ») n'ont guère changé, écrits antérieurement dans la mémoire ainsi que le faisait Crémazie, dont l'œuvre était aussi empêché d'autres ont subi par la suite une mutation profonde, précisément celui dont parle Gasquy-Resch dans sa triple version et intitulé « Des pays et des vents », qui deviendra finalement « L'héritage de la tristesse », peut-être le poème le plus désespéré de Miron qui en appelle aux vents libérateurs pour son pays prostre et son peuple abimé.

Sous-titré « Essai biographique », *Gaston Miron le forcené magnifique* donne l'occasion de refaire avec l'auteur « le voyage abracadabrant » et en quelque sorte magique du cher Gaston montréalais ainsi que l'appelaient les gens du quartier tout comme le peuple disait René (Lévesque) ou Félix (Leclerc). De belle écriture, simple tout en étant savant (l'auteur a renoncé à un système de renvoi aux titres des poèmes, donnant le plus souvent la page de la dernière édition, chez Gallimard), ce livre nous rappelle combien Miron a beaucoup mérité non seulement du Québec qu'il voulait sa seule patrie mais de tellement de gens, lui qui se disait anthropoète et qui avait écrit en communion avec tous les poètes qui l'inspirèrent comme le montre cet essai : « Les poètes de ce temps montent la garde du monde », « Recours didactique ». Il est dommage que la bibliographie ignore tant de bons textes sur Miron.

ANDRÉ GAULIN

MAURICE LEMIRE

Le mythe américain dans l'imaginaire « canadien »

Nuit blanche éditeur, Québec
2003, 236 pages

(Collection « Essais critiques »)

Dans *Le mythe américain dans l'imaginaire « canadien »*, Maurice Lemire illustre la formation de l'imaginaire propre au Canada français en commençant, après un chapitre théorique sur la représentation du réel (chapitre I), par les écrits de Samuel de Champlain (chapitre II), pour ensuite s'attarder aux œuvres littéraires du XIX^e siècle (chapitre III), en particulier aux récits brefs qui rendent davantage compte de l'imaginaire populaire, puis enfin à ceux de la première moitié du XX^e siècle, alors que la littérature promue par l'institution est plutôt emblématique (chapitre V). Deux mythes seraient à la base de l'imaginaire populaire, soit celui de l'Amérique et celui de la forêt. Le premier se traduit ici par une quête qui n'a d'autre but que la quête elle-même, l'errance, la liberté, tandis que le second met en valeur un héros pour la force dont il fait preuve devant les obstacles.

L'élite, qui possède une culture européenne par son éducation, rejette cet imaginaire populaire et lui oppose le mythe de la terre paternelle (chapitres IX et X) pour éviter les débordements. En effet, les grands espaces de l'Amérique (chapitre IV) sont associés au nomadisme, à la liberté, à l'absence de contraintes institutionnelles alors que la terre paternelle, dominée par les responsabilités, est le lieu de la famille, de la société. Deux mondes s'opposent dont l'un est stable, bien délimité et institutionnalisé, et l'autre, très vaste, indéterminé, où tout peut arriver (chapitre IV). Ottawa se situe à la frontière des deux (chapitre VI). Ainsi, dans la culture savante soumise à des codes éthiques, littéraires, etc., les coureurs de bois, les voyageurs, les bûcherons sont-ils d'abord présentés comme des héros à discrediter, à démythifier et ensuite comme des ambassadeurs de la civilisation canadienne-française. Les hommes qui cultivent la terre sont plutôt les piliers de la société, assurant la permanence de la race. En bref, les lettrés, après l'avoir au départ ignoré, modèlent l'imaginaire populaire pour l'adapter à la religion et à la patrie, pour rétablir l'ordre. Ils construisent un nouvel imaginaire qu'ils tentent d'imposer à la population en utilisant diverses stratégies narratives (chapitres VII et VIII).

Constamment, l'imaginaire populaire est opposé à l'imaginaire savant comme si ce dernier devait *absolument* correspondre



JACQUES MICHON [dir.]
Histoire de l'édition littéraire
au Québec au XX^e siècle
 vol. 2 : *Le temps des éditeurs,*
 1940-1959

Fides, Montréal, 2004, 533 pages

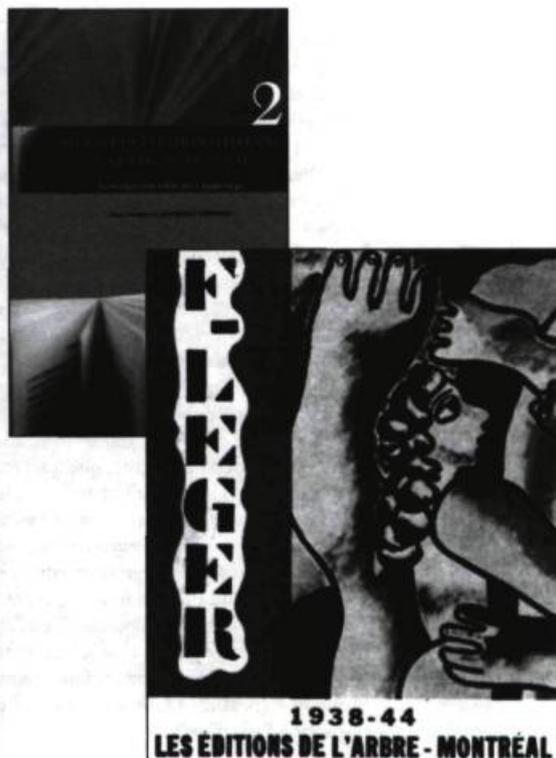
Quelles sont les principales maisons d'édition littéraires au Québec au milieu du XX^e siècle? Les stratégies éditoriales de ces firmes leur ont-elles permis de jouer un rôle significatif dans le développement d'une littérature? Les réponses à ces questions se trouvent dans *Le temps des éditeurs, 1940-1959*, deuxième tome de la synthèse de l'*Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*. Au nom du groupe de recherche expérimente qu'il dirige depuis 1982, Jacques Michon présente le résultat de plus de vingt ans de travaux consacrés aux principaux acteurs (individus et entreprises) du champ éditorial québécois. Au fil des ans, les professeurs et les étudiants qui font partie de ce groupe ont signé plusieurs mémoires, thèses et monographies, sans compter d'innombrables articles, sur divers aspects de l'édition littéraire. Cet ouvrage collectif (7 signataires, 18 collaborateurs et collaboratrices) arrive à point. En outre, il est le reflet d'un large consensus, car le texte affiche une remarquable unité de ton et d'intention. Peu de zones sont laissées dans l'ombre dans les onze chapitres de cette synthèse, qui couvre la production, la distribution et même le contrôle des œuvres littéraires francophones (par le clergé catholique) pendant les décennies 1940 et 1950, *grosso modo*, depuis la Deuxième Guerre mondiale jusqu'à la Révolution tranquille. Pendant cette période de transition vers une société de plus en plus laïcisée et progressiste, ouverte aux influences étrangères (françaises et américaines), l'éditeur culturel francophone joue un rôle stratégique, car il contribue à une plus grande autonomie de la littérature. À toutes fins utiles, c'est lui qui tire les ficelles; il crée et diffuse des collections adaptées au marché du livre et favorise le développement d'une production locale progressivement multiforme.

Dans une perspective historique, les auteurs étudient d'abord l'émergence d'une génération montante d'éditeurs culturels (Bernard Valiquette, L'Arbre, Variétés, Fides) et les mutations du marché du livre (avec l'arrivée des nouvelles maisons d'édition Parizeau, Simpson, Brousseau, Pascal) pendant la guerre, alors qu'on s'adonne aux rééditions d'éditions européennes sous licence canadienne. Cette pratique éditoriale favorise l'élargissement du lectorat et crée un

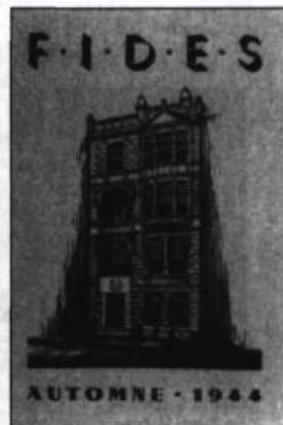
nouveau marché pour la production québécoise. Le ralentissement de l'édition pendant la période d'après-guerre et la baisse des carnets de commande obligent l'imprimeur-éditeur traditionnel à se reorienter et à créer ses propres marques éditoriales. Cependant, l'entreprise la plus florissante du monde du livre de Québec, la Librairie Beauchemin, demeure le premier éditeur de littérature générale au Québec et contribue même à une petite renaissance littéraire au cours des années 1950. À mesure que la demande de textes littéraires se diversifie, trois créneaux de la production éditoriale connaissent une croissance importante; les éditions des communautés religieuses, qui coïncident avec des mouvements d'action catholique visant à encadrer les loisirs de la population et à favoriser les bonnes lectures; la littérature de jeunesse, liée au réseau d'enseignement et à la croissance de la population scolaire; enfin, l'édition de la poésie, liée à la prolifération de petites maisons spécialisées. Au Québec comme ailleurs, une littérature de masse, composée de romans (que les anglophones appellent *pulp fiction*) à bon marché sous la forme de collections de poche, entreprend de conquérir le marché de la fiction populaire. Une nouvelle formule, les clubs du livre (notamment L'Institut littéraire de Québec, Le Cercle du livre de France), donne un sérieux coup de barre à la promotion et à la distribution du livre étranger et, par ricochet, à la fiction québécoise, qui bénéficie également d'un public élargi. À mesure que la littérature prend de l'ampleur, les éditeurs littéraires peuvent compter sur les « Semaines » du livre, les salons du livre, le *Bulletin bibliographique de la Société des écrivains canadiens* et la *Société des éditeurs canadiens* du livre français, ainsi que sur un imposant réseau de librairies, pour mieux diffuser la production, en particulier le livre québécois. Toutefois, le dynamisme de la vie littéraire des années 1940 et 1950 est tempéré par un contrôle clerical sur le livre et la lecture au Québec, comme en témoigne notamment la revue *Lectures*. Cependant, cette emprise du clergé va en diminuant, alors qu'une forme de censure juridique et étatique s'instaure.

Solidement documenté, abondamment illustré, éminemment lisible, *Le temps des éditeurs* ajoute un chapitre important à la connaissance de l'édition au Québec en plaçant l'éditeur au cœur du champ littéraire francophone au milieu du XX^e siècle. Joue-t-il un rôle aussi significatif dans la période qui suit? Vive-ment la suite...

KENNETH LANDRY



Dans une perspective historique, les auteurs étudient d'abord l'émergence d'une génération montante d'éditeurs culturels (Bernard Valiquette, L'Arbre, Variétés, Fides) et les mutations du marché du livre (avec l'arrivée des nouvelles maisons d'édition Parizeau, Simpson, Brousseau, Pascal) pendant la guerre, alors qu'on s'adonne aux rééditions d'éditions européennes sous licence canadienne.



au premier. Il est d'ailleurs représenté d'un point de vue plutôt négatif, puisqu'il s'inscrit en faux de la culture populaire : « *erreur de parcours de la littérature* » (p. 99 ; nous soulignons), « refus d'évoluer » (p. 121)... Pourtant, les deux imaginaires exaltent un mode de vie idéalisé, exagéré. Les jeunes voyageurs ne sont-ils pas poussés à « en voir autant, et plus s'il eût été possible » (p. 134) ? Enfin, une position plus neutre eut été souhaitable.

L'ouvrage conserve néanmoins son intérêt malgré quelques répétitions, en particulier pour les chapitres VII et VIII. On a l'impression que chaque texte a été composé pour être publié séparément. Lemire nous avertit d'ailleurs, dans l'introduction, qu'il a déjà fait paraître quelques études sur l'imaginaire au Québec, en plus d'un volume (p. 32). En somme, *Le mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »* réussit à faire surgir la spécificité de l'imaginaire du Canada français, avant la deuxième moitié du XX^e siècle. C'est l'appel des grands espaces, c'est le Survenant « que chacun désire être au fond de lui-même » (p. 107). Qui n'a jamais rêvé de partir à l'aventure ?

KATHLEEN TOURANGEAU

NOUVELLE

GILLES PELLERIN

*Y (i tréma)*L'instant même, Québec
2004, 149 pages

Le nouveau livre de Gilles Pellerin, *Y (i tréma)*, sous-titré *Nouvelles et autres textes narratifs*, compte plus de quatre-vingts courts textes (certains ont à peine quelques lignes). Ce grand nombre de « nouvelles » relativement autonomes rend toute tentative de catégorisation de *Y (i tréma)* risquée, voire inappropriée.

Comme le tréma sert à identifier une lettre qui doit être prononcée séparément dans un mot, on pourrait penser que le titre du livre indique que chaque nouvelle doit être lue indépendamment des autres. Or, le recueil est ordonné d'une manière qui permet au lecteur de suivre le fil conducteur, souvent ténu, qui unit les textes.

Dès les premières pages, on sent très bien le caractère intimiste du travail de Pellerin. L'utilisation d'un narrateur à la première personne permet au lecteur de s'identifier rapidement aux personnages qui lui font découvrir le monde à travers

leurs yeux. La richesse de *Y (i tréma)* se trouve, entre autres, sur le plan du travail du texte. La grande maîtrise de la langue dont fait preuve Pellerin se manifeste à travers des textes parfois beaux, parfois poétiques. L'auteur se permet aussi d'utiliser des jeux de mots (sadababiche pour *son of a bitch*) et des tournures de phrases plus ou moins orthodoxes (terminer une phrase par « à » ou « de »). Certains textes de *Y (i tréma)* sont drôles, plusieurs sont touchants et d'autres, complètement absurdes.

L'élément le plus intéressant de ce recueil reste toutefois la diversité des thèmes qui y sont traités. Pellerin se fait observateur et critique de la société à travers ses textes. Il aborde, entre autres, le vieillissement, le rôle de père, l'invasion de la Terre par des « extraterrestres », le coup de foudre, l'adultère, le divorce, la mort, l'immigration, le racisme, le sexisme... et le drame que vit une femme dont le mari se gratte l'entrejambe en public.

Certains textes sont parfois tellement obscurs qu'une relecture devient nécessaire à une relative compréhension du message. Si le narrateur fait souvent référence à un « guide », le lecteur est, quant à lui, laissé seul et perdu dans un

MANUEL

TERESA LANGNESS

*Ma première classe. Stratégies gagnantes pour les nouveaux enseignants*Adaptation française par Hélène
Bombardier et Elourdes Pierre
Chenelière/McGraw-Hill, Montréal et
Toronto, 2004, 223 pages

Quoi de plus merveilleux quand on se voit attribuer un poste d'enseignant régulier au primaire, après souvent plusieurs années de suppléance et quelques contrats à temps partiel ! Cependant une grande inquiétude accompagne souvent cette belle nouvelle. L'enseignant doit, de

toute évidence, se montrer à la hauteur pour acquiescer sa permanence et, surtout, pour réussir à conquérir le cœur de ses élèves. Mille et une questions assaillent alors le nouveau venu qui doit trouver des réponses claires

afin de relever ce défi de taille. Heureusement, il existe des outils précieux que des éditeurs mettent à la disposition des maîtres.

Le manuel *Ma première classe. Stratégies gagnantes pour les nouveaux enseignants* de Teresa Langness, adapté en français par Hélène Bombardier et Elourdes Pierre, se veut un ami incontournable, car il guidera efficacement les enseignants, jeunes et moins jeunes, non seulement dans la gestion de leur classe mais aussi dans l'apprentissage des élèves. On trouve dans ce livre de grande qualité et de belle tenue une liste complète de tout ce qu'un enseignant doit posséder dans sa classe, des activités nombreuses qui lui permettront de faire de la rentrée des élèves un souvenir impérissable. De plus, le manuel renferme une foule de suggestions indispensables pour bien mettre en œuvre son référentiel disciplinaire, des fiches d'observation, des façons de procéder pour animer et réussir ses soirées d'information avec les parents, des modèles d'échanges efficaces et

sans hostilité avec des parents quelque peu récalcitrants.

Ma première classe fournit encore une banque d'idées et de projets qui aidera tout enseignant à diversifier son enseignement, des procédures faciles pour mieux animer son conseil de classe, des conseils pour mieux comprendre les élèves, des fiches pour bien planifier sa semaine de travail et encore d'autres riches enseignements qui ne peuvent qu'aider le nouvel enseignant dans sa démarche.

Ce livre facilitera la tâche des nouveaux enseignants, mais saura répondre aussi à une foule d'interrogations. Il les aidera à mieux gérer leur classe pour que, tout au long de l'année scolaire, règne dans la classe un climat agréable. Quant aux professeurs plus expérimentés, ils pourront y trouver matière à ressourcement, tout en y découvrant de nouvelles approches pour stimuler leur enseignement et le renouveler.

CLAIRE BERGERON



... tout ce qu'un enseignant doit posséder dans sa classe, des activités nombreuses qui lui permettront de faire de la rentrée des élèves un souvenir impérissable.

monde qu'il ne reconnaît pas. Loin d'être inquiétant, ce dépaysement permet au contraire de décrocher de la réalité et de passer quelques heures, sinon utiles, du moins divertissantes.

Bref, si Pellerin « retourne dans la chambre [de ses] enfants déposer sur leurs joues endormies ce qui tient sur les lèvres quand on ne sait plus parler », le lecteur a aussi cette impression d'avoir

été effleuré tout doucement par un texte qui, s'il ne laisse pas de marque, touche quand même énormément.

JÉRÔME-OLIVIER ALLARD

GILLES PELLERIN

Ni le lieu ni l'heure

L'Instant même, Québec

2004, 163 pages

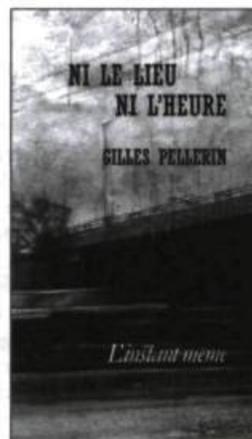
La réédition d'un recueil de nouvelles est une chose rare. C'est pourquoi il faut souligner la réapparition en librairie, en format poche, du recueil de Gilles Pellerin, *Ni le lieu ni l'heure*, qui lui avait mérité lors de sa première parution en 1987 le Grand prix Logidisque de la science-fiction et du fantastique québécois. Le prix, amplement mérité, ne rend pourtant pas justice à l'ouvrage, dont les nouvelles échappent à la classification. Sans être clairement fantastiques, les textes en sont cependant toujours proches, par leur appartenance au monde de l'étrange. Chez Pellerin, ce sont les mots, aussi bien que le récit dans son aspect anecdotique, qui inscrivent le texte dans l'étrange.

Des balades dans les rues, la nuit ; des rencontres (ou des non-rencontres) au

bar La Grande Ourse ; des hésitations, des incertitudes ; un rapport problématique à la culture littéraire sont autant de pistes qui, s'entrecroisant, tissent l'unité du recueil de Pellerin. On pourrait en dire qu'il est déroutant, au sens premier du terme, parce qu'il prend le quotidien et le *déroute*, l'éloigne de ses certitudes, et le rend parfois aussi confus que ce pauvre Löwy : « Un sens ou l'autre, monter descendre, le matin le soir, il ne fait pas tellement la différence » (« Les galeries K », p. 152).

Ni le lieu ni l'heure est à inscrire parmi les meilleurs recueils de nouvelles, toutes nationalités confondues. Rappelons simplement qu'on y trouve la nouvelle « Filature » (déjà distinguée dans diverses anthologies à *L'Instant même*), un texte qui peut faire écho à « La continuité des parcs » de Julio Cortázar et qui est de la même trempe. Ce n'est pas rien.

GILLES PERRON



POESIE

ROBERT FORTIN

La lenteur, l'éclair

L'Hexagone, Montréal, 2003, 140 pages

(Collection « L'appel des mots »)

DOMINIC GAGNÉ

Ce beau désordre de l'être

L'Hexagone, Montréal, 2003, 59 pages

(Collection « L'appel des mots »)

LOUISE WARREN

Soleil comme un oracle

L'Hexagone, Montréal, 2003, 78 pages

(Collection « L'appel des mots »)

Trois recueils issus de la collection « L'appel des mots », chez l'Hexagone, sont parvenus à *Québec français*, notamment celui de son directeur, Robert Fortin, qui signe *La lenteur, l'éclair*. Le projet poétique paraît de prime abord ambitieux, puisqu'on assiste ni plus ni moins à une sorte de plongée dans l'intimité d'un homme qui refait son parcours de vie, depuis la naissance, l'enfance, l'adolescence, jusqu'à des temps plus contemporains, évoquant au passage, de façon plus ou moins implicite, des événements tels que l'Expo 67, la Crise d'octobre, etc. En quatrième de couverture, Fortin indique : « Je n'ai pas voulu me nourrir de la nostalgie

du temps traversé, mais m'en détacher pour rendre possible le temps actuel, unifié dans la diversité des expériences ». Le poète tente de capter des impressions furtives, des souvenirs, en inscrivant ce parcours, ce « rapaillage », dans un mouvement universel. La naissance prend ainsi des allures de genèse. On sait d'ailleurs gré à l'auteur d'avoir dédié un poème à ses « chers parents adoptifs », ce qui permet de mieux situer, d'entrée de jeu, le propos du texte, dans une ambiance alors beaucoup plus intime : car la densité parfois hermétique de certains poèmes nuit à l'investissement du lecteur, qui se retrouve un peu



désarçonné par les multiples formes que peuvent revêtir les poèmes, les nombreuses images qu'ils convoquent. Une fois passé ce premier choc, la lecture devient plus aisée et on peut davantage entrer dans l'entreprise parfois hallucinante de saisissement de différents moments marquants de la vie, ceux de l'enfance étant particulièrement réussis. Suivent une certaine révolte, l'ouverture à l'amour, des espoirs par rapport à la vie, la bohème, et en filigrane la venue de l'écriture, laquelle sera davantage exploitée en deuxième partie : « L'éclair », qui vient compléter chronologiquement la première partie (« La lenteur ») et, en quelque sorte, l'éclairer, en ce sens qu'elle révèle une autre part de la vie intérieure du poète, où les mots sont une matière malléable. Cette section est d'ailleurs beaucoup plus éclatée, surréaliste, et l'auteur y cite ses influences (Rimbaud, Gaudreault, Kerouac). De cette vaste traversée, quelques semblants de bilans ressortent : « Pas besoin d'aller chercher ailleurs ° le vrai satori ° tout s'accomplit dans le présent ° l'éternité est ici ° comme cette couleur de neige ° qui fond dans ma main ° et fait un petit jardin d'eau ». Il reste qu'on a là un ouvrage trop dense pour prétendre résumer toute sa complexité en quelques lignes, ni même, sans doute, en donner un aperçu.

La poésie de Dominic Gagné, à cet égard, s'avère beaucoup plus transparente – ce qui n'est aucunement un défaut. Avec *Ce beau désordre de l'être*, le poète reprend des textes publiés précédemment dans *Fragiles saisons à résoudre* (Éditions Trois, 2002), de même que dans les revues *Estuaire*, *Exit* et *Possibles*. On y trouve une écriture simple – sans jamais être simpliste –, un langage dépouillé, sensible, évocateur, facile à habiter et exigeant tout à la fois. Le personnage central de ce recueil se pose comme un être qui, en étant présent au monde qui l'entoure (nature, éléments du quotidien, personnes de l'entourage), cherche à composer avec l'absence de l'autre. De très beaux vers en font foi : « il m'arrive de tendre la main ° pour recevoir si belle ton absence ». Le sentiment de manque se mue progressivement en appel, lequel organise quelque peu le chaos intérieur : « il y a un manque en nous où tout commence ». Au sein de ce beau désordre de l'être, l'écriture détient un pouvoir certain, celui de saisir l'être, au-delà même des mots : « une dame en robe d'été observe les oiseaux ° qui réveillent en nos ventres une douleur sacrée ° l'écriture parfois peut se passer d'encre ». Ainsi la nature détient-elle également ce pouvoir de rejoindre l'éternité et de donner un sens à l'univers, par sa beauté : « le ciel

rouge est une parole ° qui descend lentement en nous ° dans le chaos et l'ignorance », « désespérément vivante la forêt nous apprend l'essentiel ». Une forte impression d'authenticité, de dépouillement, d'humilité, se dégage de ce recueil, qui rappelle par moments – parfois même explicitement – le langage de Christian Bobin, où est visité sans complaisance « le paradoxe de la douleur ° qui nous invente et nous détruit », dans un parcours marqué par la foi et la fécondité. On pardonnera aisément à Gagné les quelques lourdeurs ou redondances perçues parfois dans ses vers. Voilà un jeune poète qu'il faudra suivre et relire.

Plus exotique se veut le dernier recueil de Louise Warren, *Soleil comme un oracle*, en ce sens qu'il tire sa source d'un voyage en Colombie, où l'auteure a pu ressentir profondément l'énergie du soleil : « Moi qui ai exploré si souvent la matière de l'eau, voilà que je me tourne maintenant vers l'énergie du soleil. Je vois venir à mon poème le feu, le sel et l'accablement du jour. Au Sud, la chaleur domine. L'intensité que j'y ai vécue appartient à tous les aspects de la nature et de la vie : grandeur des montagnes, luxuriance des arbres, abondance des fruits, démesure des émotions, passion pour la poésie. Étrangement, cette plénitude, à cause du pouvoir d'absorption de la chaleur, mène au seuil d'un grand vide : une présence méditative ». C'est comme si la chaleur obligeait l'être à un extrême dénuement, puisqu'elle le force à l'inactivité, au silence, voire à la vacuité, et le concentre alors sur lui-même sans échappatoire possible, mais en révélant en même temps une part de son essence, insoupçonnée, ce qui mène à l'écriture : « Le vacarme des rues retient la chaleur ° chacun se tait l'après-midi ° à moitié nus au bord du vide ° nous ne sommes plus rien ° nous sommes ce vide ° ce début d'éternité ° je me tais, je me tais d'amour ° devant le poème ». On retrouve ainsi cette quête existentielle chez Warren, à travers une suite de scènes qui se rapproche parfois du journal de voyage, cela rythmant et imageant le parcours de façon évocatrice : « Tu me conduis à des ponts ° à de vastes demeures orientales ° à des piscines transparentes ° je marche au-dessus des lumières ° des pas, du souvenir ». Peut-on dire que le recueil réussit ce pari audacieux de « donner un langage ° à la lumière » ? On laissera à chaque lecteur le soin d'en décider, de se laisser porter par les effets de cette lumière et de cette chaleur.

ISABELLE DUVAL

CLAUDINE BERTRAND
Nouvelles épiphanies
suivi de *Langue sur langue*
de Zéno Bianu

Trait d'Union / Autres temps
Montréal / Marseille
2003, 57 pages

La poésie est ouverte. Les poètes de chez nous s'ouvrent sur le monde. Le phénomène toujours plus florissant de la coédition, de même que celui de la traduction – encore plus convoité, semble-t-il –, laissent peu de doute quant à l'avenir de la poésie québécoise. Aux côtés de Nicole Brossard et de Claude Beausoleil, Claudine Bertrand est l'une de nos plus originales ambassadrices. En épigraphe à son dernier recueil, qu'elle livre aux côtés du Parisien Zéno Bianu, on peut lire cette phrase de Pierre de Mandiargues : « La poésie, comme l'art, est inséparable de la merveille ». Peut-on imaginer plus claire formule pour décrire un poème comme celui-ci (que l'on rapprochera des plus beaux vers d'Anne Hébert) : « Avec un brin de témérité ° le Jaseur de poèmes ° cherche son dû ° De tous ses os il appuie ° jambes et bras fouettent l'air ° par gestes nerveux et cassés ° Chorégraphies des derniers matins ? Doit-on comprendre que le poète de chez nous est devenu Jaseur, qu'il va de par le monde, s'exaltant de récitals en marchés de la poésie pour chercher son dû ? Sommes-nous seulement capables d'assumer, nous, lecteurs d'aujourd'hui, une telle originalité ? Le public de Claudine Bertrand, son public québécois j'entends, n'y est peut-être pas encore arrivé, si l'on en juge par le peu de reconnaissance qu'elle reçoit de la part de nos critiques. Nous la célébrerons peut-être à son retour – à l'image de nos chanteurs –, après qu'elle aura été reconnue à l'étranger.

VINCENT CHARLES LAMBERT

FRANÇOIS-BERNARD TREMBLAY
Brèves de saison

Éditions David, Ottawa
2003, 77 pages

La poésie se crée des lieux. Il existe une collection, aux Éditions David, qui ne se consacre qu'à la publication de recueils de haïku. Comment expliquer l'ampleur qu'a prise cette pratique depuis la fin des années 1970 au Québec ? Au moment où le poème « renoue avec le lyrisme », avec une certaine confiance à l'endroit des mots, le haïku surgit comme une évidence pour plusieurs, à commencer par

Marie Uguay, Jacques Brault et, dans les circonstances, André Duhaime, premier poète québécois dont l'œuvre y est entièrement vouée. On peut se demander si certains recueils, depuis lors, n'auraient pas changé cette pratique en un recours quelque peu commode, autour duquel gravitent, à peu d'exceptions près, les mêmes thèmes, les mêmes évidences sur la saisie de l'instant présent (*carpe diem*),

le regard innocent et les petites choses de l'existence. Certains recueils parviennent tout de même à se démarquer du lot, faut-il le dire, avec une originalité quelque peu déconcertante. *Brèves de saison*, de François-Bernard Tremblay, est l'un de ceux-là. « Rien de pire qu'une poésie conventionnelle, vide d'émotion. On oublie trop son caractère légèrement moqueur qui s'exprime le plus souvent

dans la mise en rapport humoristique des choses », soutient de belle façon le préfacier Serge Tomé. Un haïku aussi finement ciselé, aussi original que celui-ci ne peut que nous en convaincre : « allongé dans le parc ° brin d'herbe et poésie ° entre les dents ». Le titre de la collection, « Voix intérieures », trouve ici son illustration la plus juste

VINCENT CHARLES LAMBERT

COLLECTIF

Poèmes d'amour et de révolte

L'Hexagone, Montréal

2003, 120 pages

On se laissera surprendre, émouvoir et séduire par les *Poèmes d'amour et de révolte*, écrits par des jeunes de différentes écoles secondaires du Québec. S'inspirant de la formule ayant mené aux *Plus beaux poèmes des enfants du Québec*, une anthologie regroupant des poèmes et dessins réalisés par des élèves du primaire, le groupe Ville-Marie Littérature, de concert avec la Centrale des Syndicats du Québec (CSQ), a organisé un vaste concours de poésie dans les écoles secondaires, lequel a généré une récolte impressionnante, puisque pas moins de 14 000 élèves y ont participé. La sélection que l'on retrouve dans le recueil final re-

groupe ainsi une cinquantaine de poèmes traitant d'amour et de révolte, certes, mais plus précisément de passion amoureuse, d'amitié, de tendresse, de jalousie, d'amours secrètes, de deuil, de problèmes familiaux, d'espoir et de désespoir, de folie, de vague à l'âme, de guerre, de politique, etc. Cette mosaïque est à l'image de cette génération dont il est important d'écouter les cris, comme les membres du jury l'indiquent dans leur avant-propos : « Chez nos poètes, l'imaginaire peut se faire explicitement lucide, l'étonnement n'est pas dépourvu d'une recherche d'équilibre, et l'accomplissement du poème révèle une évidente capacité de rebondir. Leurs mots donnent à réfléchir, et leurs yeux sont des miroirs sur lesquels il faut à tout prix se pencher pour comprendre un monde traversé par des vents mauvais, mais aussi, à d'autres moments, par un immense espoir ». Sans doute ces poèmes ne surprennent-ils pas par leur forme, somme toute très conservatrice (la plupart sont rimés), ni par les lieux qu'ils visitent, souvent communs (nature tourmentée pour imager le désespoir, voca-

bulaire propre au désir amoureux), mais là ne se situe pas leur véritable intérêt. Comme lecteur, il faut adopter la position de celui qui écoute sans juger, qui recueille les cris d'espoir et de désespoir, qui sourit devant les tournures d'esprit plus facétieuses (« Visiteur nocturne », « Je me révolte »), qui a la gorge nouée par les confessions révélant des drames tragiques, tels que le suicide (« Une solution éternelle », « Le ciel de chacun », « La mer »), la mort d'un proche (« La voix de mon cœur »), ou encore faut-il avoir le regard de celui qui remarque l'habileté des quelques élèves ayant essayé le haïku, ou la métaphore filée (« Pont d'amour », « L'amour orange », « Urgence »), celui qui reconnaît une sagesse certaine dans quelques propos (« Solitude », « Pierre de vie »), de même qu'une conscience sociale parfois assez étoffée (« Soldats d'ici et d'ailleurs », « La Bush... rie »), etc. Ainsi, à travers cette attitude d'ouverture et d'accompagnement – comme il est fait mention dans l'avant-propos –, on découvrira la pleine richesse de ces textes et leur caractère sans aucun doute sacré.

ISABELLE DUVAL

poèmes
d'amour
et de

Je hurle au désespoir
Plus rien ne possède de couleurs
Ici, à la lueur de mon soir
Rien ne va plus, mes espoirs se leurent

N'es-tu pas entendu mon cri, mon âme qui t'étaient destinés?
Je demeure là, à compter les vagues qui ne font que passer
Et à hurler à la mort, à la vie
À tout ce qui blesse sans bruit
Mes larmes hurlent ton nom sans fin
En absence de réponses, elles écoutent tout de même leurs instincts

Tu es transformé le magie de l'amour
En un lieu glacé où j'ai malencontreusement sombré
Je coule à pic avec les étoiles qui, comme moi,
se font emprisonner par le jour
Je hurle, je hurle à en pleurer et tu n'es plus là pour m'écouter

Les « je t'aime », mon ange, ne sont pas l'écho d'un passé
Les liens, tu les avais seulement empruntés
Pourquoi t'avoir cherché qu'à me mentir, qu'à me détruire
Pour ensuite vouloir fuir?
Tu sais bien que je ne peux te rattraper
Que mes ailes m'ont depuis longtemps été volées

Pour toi et avec toi, je voulais évoluer
Sans toi, je n'y suis plus d'utilité
Une bulle leur se décollait à tes côtés
Aussitôt, ce même espoir est reflet du passé
Mon bonheur, tu me l'as arraché
En décidant de te sauver
Mais malgré le fait que tu ne t'es pas battu
Je hurle, je hurle parce que je t'aime et que je ne comprends plus

hurle

hurle

REVUE

ÉTUDES FRANÇAISES

vol. 39, n° 3

*Situation du poème
en prose au Québec*Presses de l'Université de Montréal
2003, 135 pages

Genre non fixe et souvent présenté sans indication générique, le poème en prose demeure reconnaissable. Au Québec, à la fin du XIX^e siècle, poésie et poétique doivent être constamment redéfinies. Dès lors, la distinction entre poéticité et prosaïsme est remise en question par le poème en prose. Bien que ce dernier ait, au fil du temps, perdu son rôle de « briseur de normes », les praticiens de ce genre de poème continuent d'approfondir son hybridité. Le dernier numéro de la revue *Études françaises* propose un survol efficace et péremptoire de ce genre transitoire par excellence, parfois voisin du conte, de l'essai ou de la nouvelle. Numéro attendu, « Situations du poème en prose » donne le pas à la nouvelle direction du périodique montréalais. Succédant à Pierre Nepveu, Lucie Bourassa entame son mandat avec maestria. Car, il faut le dire, ce numéro est une belle réussite. Les études, habilement colligées par Luc Bonenfant et François

Dumont, parviennent à dresser la situation plurielle du genre en sol québécois, depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'à nos jours.

Sans prétendre tracer l'itinéraire entier de l'histoire du poème en prose québécois, ce numéro est composé de six études dont les sujets sont présentés selon un ordre chronologique. D'Édouard-Zotique Massicotte à Joël Poubaix, en passant par Marcel Dugas, les poètes de l'Hexagone, Normande de Bellefeuille et Jacques Brault, cet ouvrage rend compte de la mouvance et des variétés d'un genre dont la présence dans notre littérature est discrète, mais constante. Des influences françaises de Massicotte à la recherche de l'altérité de Pourbaix, l'enchaînement des textes présente une cohérence dans l'évolution de l'histoire québécoise du poème en prose. Deux exercices de lectures complètent ce numéro : l'un porte sur *Les états du relief* et *Les murs de la grotte* d'Hélène Dorion, et l'autre sur la poésie de Fernand Dumont. Ce numéro saura piquer à coup sûr l'intérêt des lecteurs désireux de savoir en quoi le poème en prose a contribué à la gestation et à l'avènement de la modernité au Québec et a transcendé, notamment chez Brault, son rôle d'apostat formel.

LOUIS MORNEAU

ROMAN

ALAIN BEAULIEU

Le joueur de quilles

Québec Amérique, Montréal

2004, 257[3] pages

Quatrième roman adulte d'Alain Beaulieu, qui a aussi tâté du roman jeunesse, *Le joueur de quilles* confirme le talent d'écrivain et de conteur de celui qui, tel Jacques Poulin, est investi pleinement de la ville de Québec qu'il connaît comme le fond de sa poche.

L'intrigue est rigoureusement et magnifiquement ciselée. Samy Martel, un écrivain de carrière de plus en plus populaire, est aux prises avec la construction d'un roman qui lui donne du fil à retordre dans lequel une quarantaine d'écrivains québécois et français, vivants ou morts, – la liste est fournie en annexe –, sont réunis dans un restaurant parisien. Son projet avance trop lentement à son goût. Un jour, il reçoit une proposition de la part d'un homme d'affaires en vue de la Vieille Capitale, qui lui demande, moyennant une forte somme d'argent, d'écrire son autobiographie. Réticent au début, Samy accepte de renoncer, à toutes les semaines, Rémi Belleau, qui a été mêlé, depuis son enfance,

au monde interlope. De toute évidence, ce Belleau veut laisser une trace de ses activités suspectes. Ainsi ce qui semblait pour Samy un contrat rémunérateur, sans plus, se révèle une aventure palpitante qui transforme cette autobiographie en roman policier et en roman politico-social. Belleau, qui a grandi dans le quartier défavorisé de la place Bardy à Québec, en subissant la mauvaise influence de ses frères Teddy, chef des Panthers et principal animateur d'un groupuscule, le Front, qui lutte pour l'indépendance du Québec, et de Daniel, une brute à l'intelligence limitée, est traqué par un membre de ce groupe. Au même moment, Samy, qui doit subir les foudres de sa femme Solange en désaccord total avec lui quant à ce contrat qu'il a passé avec un véritable bandit, doit composer avec la mort de son beau-frère et ami, Sylvain Lacombe, qui a joué un double rôle dans sa carrière.

Ce qui fait le charme de ce roman, c'est que Beaulieu mêle habilement, d'un chapitre à l'autre, autobiographie de Belleau et histoire de Samy qui, de rencontre en rencontre, va de surprises en découvertes. Samy résume bien son projet en présence de son épouse : « Je raconte la vie d'un bandit, Solange, d'un ti-cul de la basse ville qui a pris le seul chemin qui s'ouvrirait devant lui pour devenir quelqu'un, celui de la délinquance avec tout ce que ça comporte d'écœureries et de trahisons. Une vie pourrie à la base où tu ne sais jamais si tu vas être encore là le lendemain. Une vie dure. Impitoyable, souvent inavouable » (p. 116). Il porte des jugements sévères sur la place Bardy, « ce qui s'est fait de plus odieux sur les plans social et urbanistique à Québec au cours des trente dernières années. Deux tours de béton bâties en périphérie, loin des joyaux touristiques de la haute ville. Deux cents logements à loyer modique pour y entasser comme un poulailler autant de familles pauvres qu'on gardait ainsi à l'écart d'une société qui aimait se voir belle et en santé. Un projet minimaliste, sans structure d'accueil et sans aide communautaire pour panser les plaies que laisse la misère. Une honte » (p. 175). *Le joueur de quilles* est sans aucun doute le roman le plus social de Beaulieu et son plus réussi aussi. À lire pour le plaisir et la beauté de l'écriture.

AURÉLIEN BOIVIN



DOMINIQUE BLONDEAU

Une île de rêves

VLB éditeur, Montréal, 2004, 198 pages

Peut-on rêver d'une île aussi prodigieuse et généreuse que celle, déserte bien sûr, où font naufrage trois vacanciers jetés sur ses côtes lors d'une terrible tempête ? C'est bien celle que présente et décrit Dominique Blondeau dans son treizième roman – son dix-septième ouvrage –, au titre volontairement ambigu, *Une île de rêves*. Ambigu, car le « s » de *rêves* suggère à l'évidence un sens différent de celui qu'on attendrait, ou en contient un autre comme *Larmes de fond*, son roman précédent. À la vérité, ce n'est pas aux richesses végétales et nourricières de l'île que le lecteur devra s'attacher, ainsi qu'il le constate au fil du récit, mais au chassé-croisé des attitudes, des sentiments, des projets, des comportements de trois personnages, deux femmes et un homme, dont il peut suivre le cheminement extérieur d'abord, mais surtout, et presque essentiellement, intérieur. Car, s'il avait pu s'attendre à un roman d'aventures à la Stevenson ou à la Tourner, il s'aperçoit très tôt que le voilà plongé en pleine analyse psychologique. Le trio, aux intérêts et aux rêves très variés, essaie tant bien que mal de s'adapter à une situation tout à fait inusitée, la captivité qui leur est imposée, dont chacun voudrait bien s'échapper tôt ou tard, mais le plus tôt possible. À aucun moment ne se forme de triangle amoureux, chacune et chacun campant sur des positions inconciliables, bien que l'homme, Nicolas, engage un duo sexuel, mais dépourvu d'amour, avec la jeune et sensuelle Sophie, tandis que Colleen, revêche et renfermée, reste sur son quant-à-soi en observant et jugeant les événements quotidiens.

Un triple monologue intérieur, au discours indirect libre, dirait-on en grammairien, se déroule tout au long de l'intrigue, entrecoupé fréquemment de réflexions dont on ne sait trop, à l'occasion, si elles appartiennent à l'un ou à l'autre des personnages ou sont le fait du narrateur omniscient. Habileté technique indéniable, donc, de cette quadruple (!) focalisation qui oblige le lecteur à une lecture attentive en même temps que captivante au plus haut point. Qui parle, qui pense, qui rêve ? Souvenirs et projets s'entremêlent, le réel se confond avec l'irréel et même le fantastique, ou plutôt les rêves le disputent à la fois au prosaïque de leur condition et à l'irréalité de leurs ambitions particulières. Les jours, les mois s'écoulent sans qu'aucun bateau ne surgisse à l'horizon, les caisses métalliques trouvées sur la grève recèlent des objets de civilisation qui les aident à survivre con-

fortablement et même le cadavre décharné d'un compagnon de croisière échoué sur la plage leur procure des livres dont ils se régaleront le soir, au repos. Cette « terre mythique » entraîne chacun à entrevoir l'avenir avec une sérénité inattendue : « [C]'était à eux de s'arranger avec leur asile de fortune, en un mot [...] ils se devaient de repartir de plus belle, mais différemment », conclut Nicolas (p. 198).

L'écriture de ce roman comblera les plus exigeants, surtout les amoureux de la langue, car toujours la romancière se complait, pour notre plus grand bonheur, dans la recherche du mot rare ou précis de même que dans la profusion de couleurs qui caractérisent les personnages et leur environnement insulaire. Un roman à savourer lentement pour faire durer le plaisir.

GILLES DORION

LOUISE ANNE BOUCHARD

Montréal privé

Lancôt éditeur, Montréal, 2003, 69 pages

Septième roman de Louise Anne Bouchard, *Montréal privé* raconte la difficile rencontre entre une ancienne élève et un enseignant à la retraite. Après sept ans d'absence où elle a vécu en Suisse, la narratrice (l'ancienne élève) revient à Montréal. L'intrigue n'est en fait qu'une longue lettre qui relate surtout la rencontre avec cet homme, qui fut aussi un amant. Ça et là, la narratrice fait un retour sur son passé ; elle nous parle de sa famille qu'elle a quittée très jeune, de ses laborieuses années d'études durant lesquelles elle devait aussi travailler pour joindre les deux bouts. Puis il y a eu cette aventure et enfin, ces retrouvailles.

Ce texte se rapproche du règlement de compte : la narratrice voudrait bien mettre les « poings » sur les *i...* La narratrice explose, violente dans ses mots, lucide jusqu'au mépris envers cet homme qui représente tout ce qu'elle déteste : la vanité, la condescendance et la richesse. Regard aussi lucide sur Montréal, où à travers de longs passages, la narratrice brosse le portrait d'une ville tantôt belle, mais souvent laide, comparativement à la Suisse.

L'auteure ne lésine toutefois pas sur la qualité du style et recourt à un vocabulaire qui frôle la surconscience linguistique. Le lecteur, de son côté, est le témoin de la rencontre de deux générations qui s'affrontent dans un conflit perpétuel. C'est la génération X, qui a dû travailler dur, contre la génération du *baby-boom*, qui semble avoir tout reçu dans une cuillère en argent. C'est aussi le choc entre deux réalités : celle qui nous montre Montréal en plein hiver, une ville qui

n'est plus celle que la narratrice imaginait, avec ses froids, ses grisailles, et puis la Suisse, son nouveau chez soi où tout n'est que beauté. Et c'est enfin le choc de l'âge. L'homme devant elle n'est plus ce qu'il était. Un physique ingrat, des manières affectées, voulant toujours être au bon endroit au bon moment, discutant pompeusement de tous les sujets, ne provoquant que rage et dégoût chez la narratrice.

Ce roman laisse perplexe. En effet, le lecteur est mis en contact avec une narratrice agressive et violente qui déverse sa haine à toutes les pages, ce qui devient franchement agaçant. Alors qu'il aurait pu avoir l'effet d'un coup de poing, ce texte donne plutôt l'effet d'un coup d'épée dans l'eau.

MARILOU VILLENEUVE

PAN BOUYOUCAS

Anna Pourquoi ?

Les Allusifs, Montréal, 2003, 109 pages

Écrivain d'origine grecque né au Liban et aujourd'hui domicilié au Québec, Pan Bouyoucas est celui à qui l'on doit *L'autre* (2001) et *Le pourboire* (1983, premier prix du Concours dramatique radiophonique de Radio-Canada). Il confirme encore une fois son talent avec son dernier livre, *Anna pourquoi ?* Les deux mots qui constituent le titre et, d'une certaine façon, l'intrigue, *Anna pourquoi ?*, installent dès le départ le climat insolite et dénudé du roman. L'action se déroule à Léros, une petite île grecque sur laquelle est perchée, au sommet d'un pic inoccupé de l'île, une forteresse byzantine convertie en couvent. Cet endroit étrange, qui abrite une église célèbre pour les icônes qui ornent ses murs, est éloigné du village et cerné de toutes parts par le vide et le pur silence. Ceux qui n'ont pas la force de supporter la solitude et la vacuité qui les entourent ont tendance à se précipiter dans ce gouffre. Sur l'un des flancs de la montagne, au long de la route qui mène à l'église, on peut lire : « Anna pourquoi ? Puis, cinquante mètres plus loin : Anna pourquoi ? ». Puis, grâce à la rétrospection, on apprend (en partie) la raison de la présence de ces mots peints en rouge.

L'histoire tourne autour de trois personnages : Nicoletta, une religieuse aguerrie qui est l'une des seules à avoir supporté l'isolement de cette retraite, Véroniki, une novice exemplaire, fraîchement arrivée dans l'île, qui révèle une certaine rigidité propre à son âge, à son inexpérience et à ses croyances, et



Maximos, un étranger, un iconographe excentrique plutôt impopulaire. Bien assez vite, nous sommes éclairés sur le passé de sœur Véroniki (qui portait le prénom d'Anna), qui est lié à celui du peintre religieux. Anna, pour une raison que l'on ignore, a subitement disparu de la vie de Maximos, qui n'a d'yeux que pour elle.

Comme Anna est devenue religieuse, le roman met en opposition l'immuabilité de ses préceptes religieux et l'authenticité réalité (imparfaite) de l'homme. Le combat entre la sagesse de Nicoletta, qui considère le monde d'un œil adouci, et l'emporment religieux de Véroniki, qui mêle l'enthousiasme à la sévérité, est transmis par l'auteur de façon magistrale. L'ainée des deux religieuses parvient à plus de résultats avec le pauvre Maximos, qui ne croit plus en rien, surtout pas en lui ni en son art, alors que l'entêtement acharné de Véroniki la rend sourde aux besoins de cet homme qu'elle a déjà aimé. L'amour du Dieu irréprochable est mis en parallèle avec l'amour des Hommes et de leurs faiblesses tout au long de ce roman très dense.

Merveilleusement écrit, ce court texte sobre et lucide combine une atmosphère aride et lumineuse – avec tout ce que peut suggérer le chaud climat de la Grèce et ses effluves – mais à la fois austère, en raison de l'emplacement retiré de l'église ainsi que des thématiques religieuses qu'il aborde.

MAUDE POISSANT

KATERINE CARON
Vous devez être heureuse

Boréal, Montréal
2004, 291 pages

Katerine Caron amorce sur une bonne note sa carrière de romancière avec *Vous devez être heureuse*. Claire, une mère de famille dans la vingtaine, vit dans une grande maison près de la rivière des Prairies avec Philippe, son mari ingénieur, et Nicolas, leur fils. Au regard des autres, elle a tout pour être heureuse. Toutefois, sa routine et son immobilité l'engourdissent et la lassent. Pour contrer l'ennui et pour se sentir exister, la jeune femme au foyer a développé une manière toute particulière d'appréhender le monde : elle pose une vision « myope » sur ce qui l'entoure. Elle s'attarde en effet aux détails des choses plutôt qu'à leur ensemble. Ensuite, elle les assimile et les transforme avec son imagination débordante. Elle compense la stagnation de sa vie par le mouvement intérieur de l'émerveillement. Comme une

fillette, elle s'extasie devant la pleine lune, les insectes ou les subtilités de la lumière du jour. Elle agit avec une spontanéité quasi infantile : elle s'assoit dans une banquette à même le sol, elle se couche sous une table à pique-nique pour caresser un chien, elle invente des contes merveilleux à son mari, etc. Elle apprend également à son fils à s'émouvoir devant les moindres détails de la vie et du monde.

Ce mouvement intérieur constant et cet appel à l'étonnement s'inscrivent dans une lutte contre l'immobilité qui détruit l'être. Le poème « [C'est là sans appui] » de Saint-Denis Garneau, placé en épigraphe, résume et annonce cette dualité du mouvement et de l'immobilité en tant que pulsions de vie et de mort. L'auteure, qui a déjà rédigé un mémoire de maîtrise sur la poésie de Saint-Denis Garneau, a réussi à intégrer à son œuvre les principales préoccupations du poète (la religion, l'eau, la grâce, la nature...).

Au fil du roman, le lecteur découvre que l'héroïne est issue d'une famille d'artistes. Elle a appris à se marginaliser et à tirer avantage de ses différences. À quinze ans, elle a perdu sa mère dans un accident de voiture. L'événement est relaté sans sensiblerie, avec un certain détachement, ce qui, paradoxalement, interpelle le lecteur. Cette épreuve montre que Claire fuit les grandes difficultés de la vie pour se réfugier dans un monde où l'imaginaire, l'art et les sentiments de l'enfance s'enchevêtrent. L'ordre apparent du personnage s'oppose à son chaos intérieur : « Le cerveau n'est pas l'endroit idéal où tout ranger car je ne dois obéissance qu'au désordre ». Même si elle compense l'enfermement de la vie au foyer par une liberté de la rêverie, elle ressent un « cruel désir de repos ». Toutes ces profondes contradictions contribuent à faire de Claire un personnage réaliste, crédible, voire « vivant ».

Le roman de Katerine Caron, tout en demi-tons, s'imprègne d'une naïveté déconcertante et d'un humour rafraîchissant. Si bien qu'on pardonne à l'auteure certains tics d'écriture comme l'usage abusif des mots « homme », « femme » ou « enfant » pour désigner des personnages déjà présentés au lecteur. Les quelques (rares) glissements de point de vue qui entravent les limites de la narration à la première personne du singulier sont également excusés.

Globalement, *Vous devez être heureuse* est une réussite littéraire. Souhaitons que Katerine Caron exploite encore longtemps son talent de romancière.

SANDRA ROMPRÉ-DESCHÊNES

TRACY CHEVALIER
La Dame à la licorne

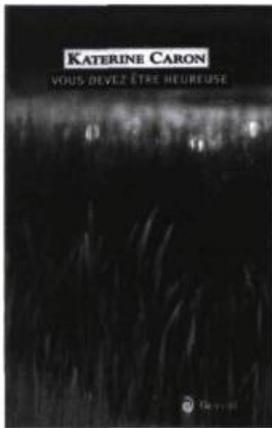
Quai Voltaire / La Table ronde, Paris
2003, 302 pages

À la source du dernier roman de Tracy Chevalier, *La Dame à la licorne*, se trouve le même principe inspirateur qui était à la base de son précédent succès mondial, *La jeune fille à la perle* : romancer avec sensibilité et finesse d'esprit une œuvre picturale immortalisant des visages de femmes, laissant deviner leurs vies.

L'action se déroule entre Paris et Bruxelles de 1490 à 1492, espace-temps où l'on assiste à la fabrication de la tapisserie des Le Viste. Le personnage central, le peintre Nicolas des Innocents, se place véritablement au milieu d'un tourbillon féminin dont il saisit les nuances et les souffrances qui marqueront les six tableaux de la tapisserie de la Dame à la licorne. Cette saisie de visages féminins s'avère déterminante pour toute personne impliquée dans la confection de l'œuvre. Ainsi les vies de Geneviève de Nanterre, de sa fille Claude Le Viste, de Christine du Sablon et de sa fille Aliénor de la Chapelle sont bouleversées par leur contact avec la tapisserie, par l'intermédiaire de Nicolas des Innocents.

Le roman raconte une histoire bien ficelée dont la trame demeure centrée sur cette tapisserie qui finit par intriguer. En effet, le désir se fait tôt sentir chez le lecteur d'admirer cette merveille du Moyen Âge. Bonne nouvelle : tout comme la toile de Vermeer qui a inspiré *La jeune fille à la perle*, la tapisserie de la Dame à la licorne est bien réelle et fait partie de la collection du Musée national du Moyen Âge à Paris. C'est donc à partir de recherches historiques minutieuses que Chevalier a construit son roman, dont la trame principale, elle, est purement fictive. Au terme du roman, les connaissances du lecteur sont enrichies d'informations fort intéressantes concernant certains personnages historiques ainsi que les techniques de tissage, de création de la couleur et du dessin utilisées au Moyen Âge.

À la fois infime défaut et richesse du roman, la narration surprend quelque peu. En effet, bien que Nicolas des Innocents demeure le point tournant de l'intrigue, tous les personnages impliqués dans la fabrication de la tapisserie, hommes et femmes, deviennent tour à tour les narrateurs à la première personne. Infime défaut s'il en est : le lecteur est parfois désorienté par le changement constant de focalisation. Richesse qui s'ajoute aux autres : l'accumulation des points de vue donne à l'action un dynamisme romanesque rare et un pouvoir de complétion impressionnant.



La beauté de la méthode de Tracy Chevalier réside dans la captation du mystère fascinant que laissent planer certains tableaux figuratifs qui sous-entendent la vie, l'amour, les souffrances, toutes choses humaines.

CLAUDIA RABY

MARTINE DESJARDINS

L'Élu du hasard

Leméac, Montréal

2003, 159 pages

Dès sa première phrase (« Maintenant le jeu est commencé, il n'y a pas d'erreur »), *L'Élu du hasard*, deuxième roman de Martine Desjardins, envoûte le lecteur et le rend prisonnier d'un palpitant jeu avec les méandres du hasard : un prisonnier heureux, il faut l'avouer, car on aime bien découvrir de temps en temps un livre passionnant. Fidèle à l'esthétique postmoderne, l'écrivaine exprime, d'une manière implicite, son incrédulité à l'égard des métarécits et approche la grande Histoire par le biais d'un microrécit démystifiant : vue par les yeux de Simon Dulac – un Canadien de High Bluff qui, persuadé que l'Europe, et particulièrement la Flandres est l'endroit idéal pour assouvir sa passion pour la découverte des trésors cachés, décide de s'enrôler – la Première Guerre mondiale n'a rien d'héroïque. Elle est un défi permanent de la mort et du destin non pas par des exploits glorieux, mais par le jeu avec les caprices de la fortune dont Dulac est grand favori. Les dés lui sauvent plusieurs fois la vie : ils se mettent, par exemple, à sauter dans sa poche, tout en lui indiquant ainsi un chemin à suivre, lors de l'attaque aux cylindres de gaz des Allemands. Ils font tomber dans ses bras la mystérieuse M^{lle} Nell ou bien ils semblent tisser, à travers la Flandres une carte menant au fabuleux trésor des Templiers.

Coup de dés après coup de dés et découverte après découverte – car, sous forme de tombes, de tapisseries, d'inscriptions, le passé émerge à chaque pas – Dulac est amené à rêver de posséder l'or contenu par le reliquaire que les Templiers vénéraient sous le nom de Baphomet. À la fin du livre et de son aventure, la lettre du lieutenant Simms, grand déchiffreur d'énigmes, lui dévoile l'ironie amère de la réalité : ce que le Canadien a pris pour des signes menant à un trésor ne sont en fait que les cases d'un jeu de dés auquel s'adonnaient les garnisons romaines cantonnées en Flandres ; en même temps, il doit accepter que la lettre B ne soit rien de plus que la marque du coup de dés le plus heureux. Aveuglé par sa passion, Dulac prend les signes pour ce qu'ils ne sont pas

et devient, du grand maître de la chance, le jouet trop facile à manier du hasard : il passe ainsi à côté du véritable trésor, l'infirmerie Nell, dont le lieutenant Simms parvient à apprivoiser le charme sauvage.

À la guerre, semble dire Dulac, tout est jeu et pari : usés par l'âpreté des saisons, par la misère et la famine, par le chaos et l'absence de toute stratégie, les soldats transforment le pays en un vrai tripot, où tout le monde parie tout le temps. Le pari le plus important est, évidemment, celui avec la vie, car la guerre déclenche des énergies primaires, qui aiguissent l'instinct de survie et rendent problématiques les limites de l'humanité de l'être. Les trois personnages dont les destins s'entrecroisent dans le carrousel du destin (Dulac, appelé souvent Duluck à cause de sa chance proverbiale, le lieutenant Simms, passionné par le fer et concurrent de Dulac aux faveurs de Nell, et Nell, une mordue du jeu de dés et de la broderie à même la peau) ont une psychologie en permanent mouvement et une force intérieure souvent diabolique. Cela n'empêche pas Nell et Simms d'être des victimes de la guerre, tandis que Dulac se retrouve sain et sauf à la fin de celle-ci, à l'affût d'un autre trésor, dans un autre pays.

À part l'intrigue passionnante, l'image dénudée, véridique, de la guerre et les caractères puissants mis en scène, le roman s'impose aussi par un style allègre, très vif (c'est Dulac qui assume la perspective narrative) ; il est ainsi une démonstration intelligente de la façon dont on peut passer à côté de l'Histoire et refuser de comprendre quelque chose à la guerre des idéologies pour vivre sa propre histoire, pour jouer avec son propre destin.

DENISA OPRÉA

KAROLINE GEORGES

Ataraxie

L'Effet pourpre, Montréal,

2004, 151 pages

Artiste multidisciplinaire qui attise tant l'œil que l'oreille, Karoline Georges nous avait séduits avec *La mue de l'hermaphrodite* (Leméac, 2001), un « récit post-contemporain » « techno minimaliste ». Sa seconde fiction, *Ataraxie*, s'inscrit elle aussi du côté du sublime et donne déjà une cohérence à l'œuvre de cette jeune artiste qui propose de la littérature une expérience qui déborde des cadres établis.

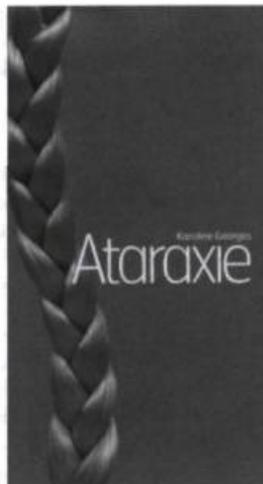
« Nous avions choisi la perfection », souligne d'entrée de jeu la narratrice d'*Ataraxie*. Lorsque ce perfectionniste à la recherche d'une relation sublime rencontre cette idéaliste en quête d'esthétisme absolu, ils définissent les clauses de

leur contrat avec minutie. Perfection, harmonie, état de grâce, entéléchie ne seront atteints que dans la superficialité la plus sobre : alors seulement parviendront-ils à l'anti-état qu'est l'ataraxie, cette tranquillité d'âme absolue qui s'installe après le sublime. Mais quelques centimètres de chevelure en trop viennent souiller la relation parfaite. « L'humeur grise », la narratrice déambule dans le quartier sinistré de la Cité, comme l'avait prévenue son amant. Elle met les pieds dans un salon de coiffure miteux, où elle tombe sur celui qui l'a rejetée et sur Rosette, une coiffeuse dégoûtante qui la torture de ses propos vulgaires et de ses ciseaux dans le but avoué de révéler « l'intention de Madame ». Sous l'œil désintéressé de son amant qui enregistre la scène, la narratrice, mathématicienne de la Beauté, subit avec humilité le babillage et la violence de Rosette, une « grosse vache » qui critique le féminisme et l'imposition d'une plasticité aseptisée. La torture n'en est toutefois pas une pour le lecteur : le discours de Rosette est tout aussi délicieux et plein d'esprit que celui de la narratrice, et de cette « confrontation de la vieille souche de l'humanité, incarnée par la coiffeuse, à la ramification émergente, en l'occurrence [la narratrice] » jaillit le sens – esthétique, il va sans dire. La sublimation s'avère réussie ; la perfection, relativisée, est absolue. Et le désir, intact.

Il fait plaisir de lire une jeune auteure qui, dès la seconde fiction, a déjà trouvé sa voix, son rythme, ses mots. *Ataraxie*, comme *La mue de l'hermaphrodite*, regorge de petites phrases qui caressent ou écorchent l'esprit, selon. La pureté, la rigueur et le détachement de l'écriture, de même que la concision des chapitres, cadrent parfaitement avec la quête absolue de la narratrice et la sublimation sans la refroidir.

Les chapitres flottants – huit micro-pièces électrosonores sur cd – ajoutent au récit ses vibrations élémentaires. « Les puristes opteront pour une posture allongée sur le dos, écouteurs aux oreilles, yeux fermés, avec en bouche un soupçon de menthe, de cannelle ou de gingembre ». Ils savoureront une expérience littéraire totale.

CATHERINE PARADIS



LOUIS LEFEBVRE

Table rase

Boréal, Montréal

2004, 180 pages

Éthologiste et professeur à l'Université McGill depuis 1980, Louis Lefebvre s'intéresse depuis longtemps à la science. En plus des nombreux articles scientifiques, de ses œuvres visuelles et de quelques poèmes et nouvelles, Lefebvre est l'auteur de trois romans. Son premier, *Le collier d'Huracan*, a été bien accueilli par le public, et la critique y a vu la rencontre d'un grand écrivain. Avec *Table rase*, Louis Lefebvre continue sur la lancée d'une écriture simple mais efficace, colorée.

Table rase raconte la rencontre d'un homme et d'une femme, quelque part sur le bord d'une route déserte de l'île d'Orléans. Dans sa recherche d'idées pour un roman sur ses ancêtres, Marc-André Nadeau trouve plutôt une fille qui fait de l'auto-stop. Il immobilise son véhicule, ignorant que cette passagère lui permettra de faire le point sur son projet d'écriture. Au fil des heures, les personnages évoquent des souvenirs et se nourrissent d'espairs. Et la fille s'impose de plus en plus dans la vie de Marc-André, au détriment de son roman. Entre l'île d'Orléans et un bar de la rue Saint-Jean, un cheminement intérieur s'amorce pour les protagonistes, qui n'a rien à voir avec la distance parcourue.

Voici un roman qui rappelle sans doute *Volkswagen blues* de Jacques Poulin. Pourtant, quelque chose dans l'écriture de Lefebvre, cette façon de créer l'inattendu d'une simple balade en automobile, démarque *Table rase* de tout *road novel*. Les personnages, qui se retrouvent dans une espèce de huis clos, ignorent jusqu'à quel point cette escapade leur sera bénéfique. Deux solitudes se racontent et, par le fait même, sont déstabilisées. Peu à

peu, au fil des kilomètres parcourus, le roman de Marc-André lui échappe, les détails des visages de ses personnages s'estompent. Le jeune homme s'interroge sur l'écriture, sur cette capacité d'une histoire de « sortir d'une tête d'humain » : « [...] s'arracher au monde instantané et confus de la pensée et s'ancrer dans une page, solide et accessible pour toujours » (p. 144). Somme toute, *Table rase* se veut rafraîchissant, accessible et drôle. Le roman, qui se distingue par « un art consommé de la narration », plonge le lecteur dans des réflexions sur la vie, la solitude et l'art.

MARIE-MICHELLE POULIN

MONIQUE LE MANER

La dérive de l'éponge

Éditions Triptyque, Montréal

2004, 155 pages

Deuxième roman de Monique Le Maner publié aux éditions Triptyque, *La dérive de l'éponge* est également le troisième polar de l'auteure, après *La vieille fille* et *le foulard rouge* et *Onésime et le chat noir*. Le dernier-né de Le Maner raconte l'histoire de Georges, dit Giorgy, dit Jojo, dit Jo, dit l'Éponge, qui oublie un matin de descendre du métro pour se rendre au travail. Le roman devient le récit de cet homme étrange dont la pluralité des prénoms indique peut-être la recherche de soi. Le lecteur apprend, à la fin du récit, que si Georges n'est pas descendu à sa station habituelle, c'est qu'il s'est jeté devant le métro, et que c'est probablement une âme errante, en attente d'un passage à un autre état, vers un autre lieu, qui ressasse les souvenirs des relations défectueuses qu'entretenait l'homme suicidaire avec Léa (son ex), Roberta (sa sœur) et sa mère – trois femmes qui auront contribué à le pousser dans ses derniers retranchements. Mais encore, le roman présente aussi, dans de courts intermèdes et dans les portions du récit narrées de manière omnisciente, les réflexions de Georges à l'égard des inconnus qu'il rencontre dans les souterrains de la ville de Montréal – des individus plus étranges et plus caricaturaux les uns que les autres.

La principale particularité de *La dérive de l'éponge* est sans contredit l'exploitation que l'auteure fait de la polyphonie. Non seulement les narrateurs sont-ils nombreux mais, en plus, le lecteur ne dispose que de rares avertissements quant aux passages de l'un à l'autre – quelques remarques, disséminées occasionnellement çà et là dans le récit, qui autorisent la prise de parole aux divers personnages, comme si on lisait une déposition : « Roberta veut dire encore : // Il y a une autre chose sur laquelle j'aimerais revenir avant de m'en aller de toute cette histoire » (p. 121). Ainsi Georges, Roberta, Léa et un quatrième narrateur, omniscient celui-là, se succèdent, parfois au sein d'un même chapitre.

Il faut également noter les anachronismes que provoque le collage de narrations multiples. Le lecteur devra comprendre que les réflexions de Georges à l'endroit des gens qu'il côtoie dans le métro et sa relation avec Léa, comme les manigances de sa sœur Roberta, se déroulent à deux moments différents, quand on s'attarde au temps de l'histoire. En ce sens, les narrateurs révèlent au compte-gouttes les infor-

mations qui aident le lecteur à comprendre, d'une part, la dérive de cette éponge qu'est devenu Georges, un homme passif qui se contente de gober ce que lui imposent les trois femmes qui l'entourent, et, d'autre part, la dérive des femmes de sa vie.

Le roman *La dérive de l'éponge* s'avère des plus intéressants puisqu'il faut avoir parcouru la majorité des pages avant de se rendre compte qu'on assiste au récit de quelques meurtres. Il n'est pas sans rappeler non plus, en raison de la présence d'un élément surnaturel mineur dans le récit, la nouvelle « La petite âme » d'André Truand que contenait le recueil *Montréal noir*, dont le compte rendu apparaissait dans notre dernier numéro.

STEVE LAFLAMME

YVES GOSSELIN

Discours de réception

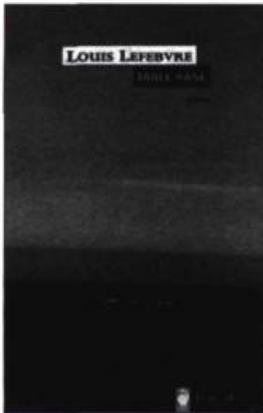
Lancôt éditeur, Montréal

2003, 162 pages

Le nouveau roman d'Yves Gosselin, *Discours de réception*, est construit sur un dangereux postulat : « Nous sommes en 1953 : Hitler a gagné la guerre ». Le modèle actantiel est le suivant : Abel Morandon, médecin maréchaliste – nommé uniquement en quatrième de couverture – prononce son discours de réception à l'Académie française, discours essentiellement consacré à celui qu'il présente comme son ami : Louis-Ferdinand Céline, « mythe littéraire et ordure canonisée », précise-t-il. Le ton est donné.

Mêlant fiction et réalité, Gosselin reprend à son compte l'amalgame inventé par Céline qui construit son œuvre sur ce mélange explosif entre le vécu et l'imaginaire. Sur cent soixante-deux pages, Gosselin brode autour d'une hypothétique doctrine célinienne faite d'antisémitisme et d'infamie. Sarcastique, le discours défend l'idée que les Juifs ont été éliminés pour le plus grand bien de l'humanité et que Céline, qui défend cette cause dans sa vie comme dans son œuvre, est un génie. La désinvolture avec laquelle Gosselin touche ici la question de la littérature et de la Shoah est extrêmement grave.

Ce texte renforce également les clichés entourant l'œuvre de Céline, particulièrement ceux qui concernent les pamphlets. Limite de l'écriture célinienne, les pamphlets font déjà l'objet de nombreuses études spécialisées. En effet, « après avoir lu les romans de travers, on a lu les pamphlets ligne à ligne, mot à mot. Leur lettre seule importait. D'où les contre-sens », écrit fort justement Pol Vandromme (« L'esprit des pamphlets », dans L. F.



Céline, Paris, L'Herne, 1972). Il reste certainement beaucoup à dire sur l'horreur des pamphlets de Céline, mais la légèreté du ton narratif de Gosselin n'est pas appropriée pour cet examen.

L'œuvre de Céline étant difficile et exigeante, son commentaire demande une étude scrupuleuse de toute sa matière. Or, le roman de Gosselin ne suppose qu'une connaissance partielle de l'œuvre et de la biographie de Céline. Les détails et les dates en mettent plein la vue au lecteur peu ou pas familiarisé avec la production de Céline, et c'est là l'un des dangers de cette fiction. Départager le vrai du faux dans *Discours de réception* est un travail d'expert, et quand on sait que le livre a été finaliste au Prix littéraire des collégiens 2004 de la fondation Marc Bourgie, il y a de quoi s'inquiéter de l'avenir de la réception du discours de Céline au Québec.

MARIE-HÉLÈNE LAROCHELLE

ANDREÏ MAKINE

La femme qui attendait

Seuil, Paris, 2004, 213 pages

Andreï Makine est cet auteur russe, établi en France et écrivant en français, qui a remporté en 1995 le prix Goncourt et le prix Médicis pour *Le testament français*. Les attentes à son endroit sont donc élevées, mais jusqu'à maintenant, et c'est encore vrai avec son dernier roman, *La femme qui attendait*, Makine écrit à la hauteur du talent qu'on lui a reconnu. Dans ce roman, Makine nous ramène dans la Russie des années 1970, une quinzaine d'années avant l'effondrement de l'empire soviétique. Le narrateur se souvient de l'année de ses vingt-six ans, alors que, prétendant devenir écrivain, il fréquente de jeunes bohèmes de Leningrad plus ou moins dissidents, fascinés par l'Amérique. Après le départ d'un de ses amis, il le remplace la durée d'un contrat dans un village au nord de la Russie, où il passe un certain temps afin d'écrire un texte sur les us et coutumes de la localité. C'est là qu'il fait la connaissance de Vera, une femme dans la quarantaine qui attend depuis trente ans le retour de son fiancé disparu au front en 1945.

C'est le portrait de cette femme et le regard posé sur elle par le narrateur qui font toute la saveur du roman. Séduit par la beauté de la femme, mais surtout celle qui émane de son attente infinie, le narrateur fait tout ce qu'il peut pour entrer dans l'intimité de Vera. En même temps, il sera constamment déstabilisé, lui qui est citadin et intellectuel, par la simplicité des habitants (surtout des habitan-

tes, et âgées) de ce village de plus en plus dépeuplé. L'écriture de Makine est simple et directe, belle et limpide. Elle rend finement toute la difficulté de la rencontre de mondes éloignés, métaphore de la Russie en train de redevenir elle-même.

GILLES PERRON

IAN MCEWAN

Expiation

Traduit par GUILLEMETTE BELLETESTE
Gallimard, Paris, 2003, 487 pages

Le dernier roman de Ian McEwan, *Expiation*, est d'une écriture parfaitement maîtrisée, mais pourtant, il ne convainc qu'à moitié. Divisé en trois parties, presque distinctes tant l'enjeu diffère de l'une à l'autre, le roman finit par justifier son titre (*le même* en anglais : *Atonement*) dans la dernière. La première partie, peut-être la plus réussie, présente l'ensemble des personnages et prépare la faute de Briony, une fillette de treize ans qui vit dans ses fantasmes littéraires (elle a écrit une pièce de théâtre pour le retour de son frère aîné). Dans l'Angleterre bourgeoise de 1935 – milieu fort bien rendu par l'auteur – une soirée d'été vire au cauchemar quand Briony se laisse guider par son imagination : elle interprétera comme une agression l'expression du désir entre sa sœur Cécilia et Robbie, le fils d'une domestique placé sous la protection de la famille. Le même soir, alors que sa cousine est incapable d'identifier celui qui l'a agressée dans le noir, Briony affirme avoir reconnu Robbie, sans aucune hésitation, alors qu'elle n'avait vu qu'une silhouette disparaissant dans la nuit. La deuxième partie est l'histoire de Robbie, quelques années plus tard, sorti de prison pour rejoindre l'armée en guerre contre les Allemands. Défaits, les soldats anglais marchent longuement sur les routes de France avec comme seul objectif d'atteindre le port où ils pourront s'embarquer pour leur pays. La représentation de l'état d'esprit des soldats, en particulier celui de Robbie, n'est pas sans intérêt, mais semble nous éloigner de ce qui avait été mis en place dans la première partie. Dans la troisième, on revoit Briony devenue infirmière et s'occupant de soldats blessés : c'est ainsi qu'elle a choisi d'expier le tort fait par son faux témoignage.

Les liens entre les trois parties sont ténus et tiennent à la présence de Robbie dans la seconde, puis à celle de Briony dans la dernière. Si on considérait l'ensemble comme la réunion de trois longues nouvelles, peut-être y trouverait-on un plus grand plaisir de lecture ; autre-

ment, c'est un roman dont la construction apparaît plutôt artificielle et qui laisse le lecteur avec la désagréable impression d'avoir attendu en vain que le récit trouve sa propre cohésion.

GILLES PERRON

DANIELLE PHANEUF

La folle de Warsaw

Les éditions Marchand de feuilles,
Montréal, 2004, 195 pages

Premier roman de Danielle Phaneuf, travailleuse dans un CLSC du Plateau Mont-Royal, *La folle de Warsaw* est le récit de la vie au quotidien de la Folle, qui voue un culte au magasin Warsaw, véritable caverne d'Ali Baba des aubaines. Pour elle, le péché n'est pas la gourmandise ou la paresse, mais plutôt d'acheter un produit à prix fort alors qu'il pourrait se vendre en solde dans les semaines qui suivent. Entre deux magasinages servant à panser une mauvaise histoire d'amour avorté, une histoire d'un soir ou une rencontre peu prometteuse, la Folle tente de donner un sens à sa vie malgré une dépression qui l'invalide.

L'intrigue, bien menée, est racontée dans un vocabulaire simple. L'auteure parseme son texte de métaphores et d'images bien rendues par un style accrocheur qui laisse souvent place à l'humour. Constitué de 21 chapitres de longueur plus ou moins égale, le roman se présente comme une suite d'événements, tel un téléroman où, chaque semaine, est diffusé un nouvel épisode selon le rythme tranquille de la quotidienneté.

Il faut avouer que le sujet n'est pas aisé à traiter. La maladie mentale, telle la dépression, de même que le magasinage compulsif, voire obsessionnel, sont des sujets encore tabous dans notre société. Pour la Folle, acheter chez Warsaw ou courir les ventes de garages et les friperies est bien plus qu'un plaisir, c'est un besoin vital, une drogue. C'est le palliatif de tous ses malheurs, petits et grands. Mais cette activité a son prix. Par souci d'esthétisme, elle peut très bien refuser l'homme qui sonne à sa porte sous prétexte qu'il contraste avec la couleur de ses murs. En fait, la romancière veut montrer l'étendue du problème : par peur de souffrir, la Folle se protège en repoussant les hommes qui, du moins le croit-elle, ne lui conviennent pas. La romancière aborde encore les problèmes sociaux. C'est dans un milieu défavorisé que vit son personnage, autour de qui les gens se préoccupent plus de la nouvelle émission à sensation



danielle phaneuf

que de la pénurie de logements. Les enfants sont abandonnés par leurs parents et accusent des difficultés scolaires, tout en souffrant de malnutrition. Les personnes handicapées ne reçoivent pas l'aide dont elles ont besoin, des jeunes sans-abri quémangent des cigarettes sur le coin Berri du Quartier latin. Bref, tous des sujets que l'on préfère généralement passer sous silence.

Le mérite de ce roman est qu'il parvient à divertir, malgré les sujets abordés. L'auteure réussit même à éviter le piège du pathétisme. Elle montre bien qu'il n'est pas facile d'aider une société qui a du mal à s'aider elle-même. La Folle doit faire plusieurs tentatives avant de pouvoir trouver la force nécessaire pour s'impliquer dans son milieu. Ce personnage est touchant : héroïne à la petite semaine, elle confie ses hauts et ses bas, ses trouvailles dans les allées des soldes, sa philosophie du Kit, ses angoisses et son désir de trouver un homme pour partager ses compotes et ses draps confort. Mais la quarantaine la rejoint durement et elle n'a plus ce physique que l'on montre constamment dans les publicités. Toutefois on a parfois l'impression que ce personnage flotte au milieu de nulle part. *La folle de Warsaw* est un roman qui montre que les relations humaines et le bonheur ne se trouvent pas en solde au bout d'une allée d'un magasin à grande surface.

MARILOU VILLENEUVE

ANNE-MARIE SAVOIE

Ego

Lanctôt éditeur, Outremont
2003, 89 pages

« Aujourd'hui, j'ai reçu des nouvelles de lui ». Cette phrase, qui revient comme un refrain et marque le rythme de ce court roman admirablement mené, suffit peut-être à résumer une intrigue somme toute assez mince. Le mal, pour Elle, arrive sous la forme d'une enveloppe cachetée ; c'est l'ex-amoureux de sa vie qui lui envoie de ses nouvelles. Incapable de l'ouvrir, la narratrice refait dans l'ordre et le désordre le chemin qui va de sa mémoire à son cœur, en écorchant, au passage, ses désirs, ses espoirs et ses peines. Elle tente de comprendre « pourquoi ses paupières se sont fermées sur [son] image » (p. 8) et elle avance à l'aveuglette dans ses souvenirs en pagaille, en quête d'une guérison quelconque.

« Quel bruit fait l'ego quand il s'effondre s'il n'y a personne pour l'entendre ? » C'est un peu à cette question prometteuse à laquelle tente de répondre le premier roman d'Anne-Marie Savoie, tout en faisant la preuve que l'on peut ne prendre que 89 pages pour reconstruire l'ego et cela en décortiquant chaque parole, chaque geste, chaque souvenir trop humiliant. Malgré la douleur, malgré la déception, le manque de ressources et l'impossibilité d'une véritable communication avec ceux qu'elle aime, le personnage parvient tout de même à se remettre à flot, à se réconcilier avec son passé et à se libérer de l'emprise de son ex – symbolisée par la lettre.

Ego est donc le récit d'un deuil – à la fois singulier et universel – soutenu presque uniquement par un langage d'une densité étourdissante qui s'amuse à retourner les clichés dans tous les sens et à travers lequel l'ironie fait naître le sourire et la dérision, l'amertume. Savoie fait montre d'une étonnante maîtrise de l'écriture et si l'emploi presque excessif des métaphores, des comparaisons, des jeux de mots et autres figures de style coupe parfois le souffle, l'auteure – sur le bord du gouffre, il est vrai – parvient tout de même à ne pas basculer dans l'indécence d'un verbe trop agaçant et à offrir des petits morceaux de prose inspirés d'une poésie dramatiquement réaliste : « Une peur atroce de dessiner un portrait d'homme et de tous les y reconnaître. ° Une confusion de sentiments qui pulvérise le passé contre l'asphalte et lui casse la gueule. ° Qui crée une hémorragie interne d'agressivité. ° Je ne sais plus pourquoi ni pour qui je saigne » (p. 27). Mais c'est là la grande force de ce roman, et sa

grande beauté surtout. Bien plus que les conventions du littéraire, ce sont celles du cœur humain qui sont ici mises à nu. « Nous sommes tous ego » (p. 49), commente la narratrice, et cela peut nous perdre autant que nous sauver de la douleur d'être rejetés.

MANON AUGER

ADAM THIRLWELL

Politique

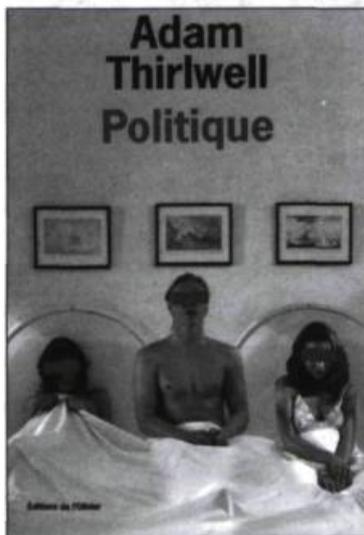
Éditions de l'Olivier / Le Seuil, Paris
2004, 316 pages

Premier roman d'Adam Thirlwell qui fait crier tout Londres au génie, *Politique* a la saveur d'un cocktail « spécial de la maison » du pub le plus branché de votre ville. Vos amis et les critiques en auront dit le plus grand bien, et devant votre hésitation à commander cette nouveauté, on vous convaincra en insistant sur le fait que « c'est on ne peut plus « in », de la dernière mode, et tellement urbain. » Puis on vous servira ce mélange aux effluves aphrodisiaques, d'une couleur vert lime et présenté dans un verre dont la forme défie la gravité. Dès la première gorgée, vous frissonnez de plaisir devant cette fraîcheur surprenante et ce goût hors de l'ordinaire.

L'ingrédient magique de Thirlwell : un *alter ego*, narrateur omniprésent qui, à chacune des scènes, commente les gestes et les pensées de ses héros. « Ce livre ne traite pas du sexe. Il traite de la bonté. Cette histoire traite du fait d'être gentil. Dans ce livre, mes personnages baisent, mes personnages font tout, pour des raisons morales » (p. 29), nous explique ce narrateur au statut unique. Ces interventions sont d'autant plus cinglantes qu'elles se transforment en véritables digressions politiques. De Mao aux surréalistes, en passant par Al-Qaeda et Kundera, ce narrateur ose et dénonce, critique et argumente. Derrière cette approche aux accents simplistes et francs se dévoile un important contenu intertextuel, offrant ainsi un espace ouvert aux débats et, en dépit d'un ton qui se veut naïf, aux élans d'esprit des plus recherchés.

Quant à l'intrigue, puisque cet auteur quasi éditorialiste cadre ses opinions sur trame romanesque, elle se compose des péripéties londoniennes d'un ménage à trois : Moshe, le comédien débutant ; Nana, la jolie blonde amoureuse ; et Anjali, la jeune Indienne éprise de Nana. S'ajoute le père de Nana, professionnel aisé qui connaîtra la maladie. Qualifiée de roman d'apprentissage, cette histoire à la fois amusante et pathétique, où se multiplient les situations embarrassantes et les commentaires du narrateur, présente un questionnement éthique des plus actuels.





Si le roman *Politique* a la saveur du cocktail « dernière mode », certains, comme moi, qui se complaisent dans leurs vieilles habitudes, se lasseront de ce mélange au goût du jour et regretteront rapidement le goût d'une bonne bière certes plus traditionnelle, mais toujours désaltérante.

PASCALE DEMERS

**LOUISE TREMBLAY-
D'ESSIAMBRE**

Les sœurs Deblois.
Tome I : *Charlotte*

Guy Saint-Jean éditeur, Laval
2003, 527 pages

Auteure prolifique, Louise Tremblay-D'Essiambre signe avec le premier tome des *Sœurs Deblois* son quinzième ouvrage en dix-neuf ans d'écriture. Cette mère de neuf enfants (et grand-mère de cinq petits-enfants), peintre à ses heures, entame une nouvelle trilogie avec *Charlotte*. L'héroïne du premier tome est une protagoniste tiraillée entre l'amour paternel et la haine grandissante qu'elle nourrit pour sa mère : Blanche Gagnon, à la longue crinière rousse et au teint de porcelaine, limitrophe de la folie dangereuse et de la fragilité du verre. Classée « hypocondriaque, alcoolique et dépressive » par son auteure, le personnage de Blanche est le centre de la tourmente qui ébranle toute la famille Deblois : son mari Raymond, l'aînée Charlotte et la « victime attirée » de Blanche, Émilie. Anne, la petite dernière, apparaît trop loin dans ce tome pour dire la véritable influence qu'aura la mère sur la santé de sa cadette.

L'intrigue est orchestrée derrière des fenêtres closes et dans une pénombre journalière. La vie de la famille Deblois

vacille essentiellement entre l'équilibre précaire des bons et des mauvais jours de Blanche... entre la bouteille d'huile de ricin et celle d'extrait de fraise. Poursuivie par la hantise d'être victime d'une quelconque maladie, Blanche transporte Raymond loin de l'image de la petite famille parfaite. Ce sont les bras de la ronde et charnelle Antoinette qui sauront le consoler de sa désillusion permanente. Elle est une maîtresse rêvée, puisqu'elle saura s'éclipser au moment opportun...

Évitant la comparaison avec la « Trilogie du bonheur » de Marie Laberge par son caractère plus personnel, moins historique, *Charlotte* est un ouvrage habilement mené. La romancière a su ciseler une œuvre d'intérêt dans une matière brute et difficile à aborder.

CHRISTINE DUFOUR

THÉÂTRE

DENISE BOUCHER

Jézabel

Les Herbes Rouges/Théâtre, Montréal
2003, 95 pages

Denise Boucher boucle la boucle de la trilogie théâtrale qu'elle a amorcée en 1978, alors que *Les fées ont soif* provoquait l'effet d'une bombe dans la société québécoise, en raison de son contenu fort subversif. Quelque vingt-cinq ans plus tard, et sept ans après le deuxième volet (*Les divines*), Boucher publie *Jézabel*, une « tragédie-gospel » qu'elle avait cependant présentée pour la première fois en lecture-spectacle au Centre national des arts d'Ottawa, en janvier 1987.

Jézabel raconte l'histoire de la fille du roi de Tyr (aujourd'hui le Liban), qui épouse Achab, le roi d'Israël, à qui elle apporte le culte dédié à la déesse Astarté. Achab permet à Jézabel de pratiquer son culte, tandis que depuis 1350 avant Jésus-Christ les Égyptiens vénèrent une divinité masculine. Après la mort d'Achab, le pouvoir de Jézabel est mis à l'épreuve, son peuple doutant d'elle.

La troisième pièce de théâtre de Boucher fait grandement contraste avec *Les fées ont soif*, qui donnait l'impression d'une gifle au visage de l'homme québécois aux mœurs patriarcales et au comportement macho. Le cri de honte qui retentissait de la première pièce s'estompe, vingt-cinq ans plus tard, et si le message est semblable – Boucher cherche sans doute à valoriser la place et la confiance qu'il faut accorder aux femmes –, le moyen de le transmettre se veut nettement plus poli, plus posé. *Jézabel*, peut-être en raison du respect du ton qu'impose le

temps de l'histoire (l'Antiquité), propose un discours solennel, grandiloquent, presque inspiré du théâtre des Anciens : « Grande et immense est la Toute-présente qui m'a fait [sic] votre reine. Aimée est celle qui nous a donné le lait, le miel, le sel et l'enfant et qui veille et protège ce peuple d'Israël sur lequel nous régnons de cette montagne de Samarie » (p. 11-12).

Outre le registre de langue exclusivement littéraire qui distingue *Jézabel* du premier volet du triptyque, où le registre populaire contaminait sans vergogne le registre littéraire dans l'intention évidente de choquer, *Jézabel* met en scène des personnages moins marquants que les autres que l'auteure a mis au monde. On parvient à sentir la tension qui existe entre la reine au pouvoir chancelant et ses principaux antagonistes – Jéhu, le général, et le prophète Élie, qui souhaitait la destituer –, mais les échanges ne dégagent pas autant de colère que ce qu'avait écrit l'auteure à une autre époque.

Du point de vue de sa structure, la pièce se divise en trente-six scènes dont plusieurs, inspirées du théâtre typique des années 1970, sont en fait des chants auxquels se livrent deux chœurs – l'un prend le parti de Jézabel, l'autre, celui d'Élie. Fait à signaler, la musique de la pièce est l'œuvre de Gerry Boulet – d'ailleurs, on reconnaît, dans une scène intitulée « Le chant de la douleur », les vers que déclamait courageusement l'ancien leader d'Offenbach, quelque temps avant sa mort : « Qui te soignera ? Qui te guérira » (p. 76).

Bref, *Jézabel* ne connaîtra probablement pas un impact significatif, si impact il y a. Quoi qu'il en soit, le discours de la dramaturge n'est pas insignifiant, à une époque où le principe d'égalité des sexes doit encore percer certaines carapaces.

STEVE LAFALPME

Quand tu ne
doutes plus de
ton pouvoir,
mère, j'ai
confiance.

